





VIEILLE HISTOIRE

ŒUVRES DE PIERRE HAMP

LA PEINE DES HOMMES

LE RAIL . . . . I VOL.

MARÉE FRAICHE, VIN DE CHAMPAGNE . . . . I VOL.

L'ENQUÊTE . . . . I VOL.

LE TRAVAIL INVINCIBLE . . . I VOL.

LES MÉTIERS BLESSÉS . . . . I VOL.

LA VICTOIRE MÉCANICIENNE . I VOL.

LES CHERCHEURS D'OR. . . . I VOL.

VIEILLE HISTOIRE . . . . I VOL.

GENS. . . . . I VOL.

H2282

PIERRE HAMP

VIEILLE HISTOIRE

CONTES ÉCRITS DANS LE NORD

TROISIÈME ÉDITION

nrf

184984
29.10.2

PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 ET 37, RUE MADAME. 1921

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART 20 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ D'ARCHES RÉIMPOSÉS ET NUMÉROTÉS A LA PRESSE

PQ
2615
A25V53

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS POUR TOUS LES PAYS Y COMPRIS LA RUSSIE
COPYRIGHT BY GASTON GALLIMARD 1921

Je me suis mêlé d'écrire une histoire d'amour. C'est une pitoyable occupation.

La détérioration de l'intelligence par la recherche érotique devient suspecte et rencontre le dégoût d'une génération plus forte. Les romans d'amour disparaîtront comme les chansons à boire. De même qu'on parvient à manger ainsi qu'on se lave, sans apparat, on voudra se reproduire comme il est de bon ton qu'on mange : sans émotion. L'ivresse sexuelle vaut l'ivresse alcoolique. La dénudation des fonctions naturelles se voit venir. L'amour occupe de moins en moins l'humanité. Il passera au nombre des maladies honteuses. Les littérateurs atteints de manie érotique : aux fous.

Le poids de la femme sur le monde est égal à celui de la guerre.

Que de travail pour la contenter parce qu'elle est le plaisir. Elle met sa nécessité à duper le mâle par la diversité de l'apparence. Elle oppresse le travail pour l'impatience d'une nouvelle pelure. Sa toilette est chaque jour nouvelle sur son abîme établi pour l'Eternité. Souhaitons une humanité fière de fuir le plaisir de l'amour. Qui peut affirmer, malgré le devoir certain, où passera la femme, soumise au sentiment ? Ainsi que l'eau décevante, elle quitte la trace faite droite et coule où elle veut : infiltrée et disparue, ou étalée qui noie tout. Très obéis-

sante à des instincts puants, encore elle les déifie. La féminité n'est que fange, mais gracieuse. Des hommes se donnent tant de mal pour toucher la femme. Les choses animées qu'ils lui disent et dont si contente elle sourit ou s'effraye, car s'effrayer de l'homme fait aussi son contentement, au delà d'un mètre ne troublent plus le silence. Combien de grimaces fait pour la femme la figure de l'homme. La femme les voit avec ses yeux de femme et triomphe, mais si l'homme les voit avec ses yeux d'homme, il a honte. Elle hait l'impassibilité par quoi nous nous dominons. Jamais rassasiée de malheur. Il lui manque pour aider à notre dignité la simplicité haute de dire " Non ", ou la basse simplicité de dire " Oui ". " Que votre parole soit oui ou non ".

Elle va sa route tortueuse, niant ce qu'elle cherche, cherchant ce qu'elle nie. Le mâle prend sa revanche par l'enfant. La femme avilit l'homme et rit, mais l'homme la féconde et fuit.

Otons de la vie l'ordure de l'amour. Après le mépris de Dieu, le mépris de l'amour contribue à établir une humanité désespérée, qui reprendra cœur à reporter au travail le culte retiré à la femme.

La mort d'un homme de peine est plus poignante que toute la peine d'amour d'une dame qui se tue de ne pas produire l'éréthisme du mâle de son choix. Les tragédies d'usines passent les tragédies de chambre à coucher. Le travail, mieux que l'amour, est fort comme la mort. Plus de grandeur tient dans la vie d'une dentellière épuisée que dans celle d'une belle dame endentellée. L'art devenu attentif à la souffrance voit que la vie dure produit plus d'émotion que la vie efféminée.

Mais qui saura l'âme du peuple ? Le peuple. Un homme de lettres, soucieux de ses mains propres, que comprend-

il à la conscience d'un homme de métier qui conçoit le déshonneur de ne pas travailler de ses mains ?

Leur peau diffère et plus encore ce qui se passe de l'autre côté de leur peau.

Que le littérateur réussisse ses marionnettes d'amour, cela s'accorde ; il peut en être. Mais figurer la conscience des travailleurs. Non. Il n'en est pas.

L'âme ouvrière se fait par le choc perpétuel de la dure matière sur la peau durcie.

Dans la conscience de l'artisan silencieux durent des souffrances inconnues.

L'esprit mystérieux du travail refera la grandeur de l'art tombé au rabâchage sénile.

Le poète des temps futurs sortira des hommes noirs de la fabrique.

En l'attendant, recontons nos vieilles histoires.

Belleville à sept heures du matin, l'hiver. Le peuple du haut quartier, en butte à la pluie patiente, descendait au travail. Les trottoirs fangeux gardaient le stigmate de son piétinement.

Des ouvriers prenaient au bar leur liqueur accoutumée. Ils parlaient peu, payaient, buvaient, repartaient parmi les femmes au trottinement sans halte, levées tôt pour se bien coiffer.

Des modistes, tenant le travail de leur veillée dans un sac en papier, faisaient route avec des employés, distingués des gens d'atelier par le faux-col raidissant les cous qui ne suent pas.

Des hommes en bourgerons raillèrent des rapins ébouriffés, aux vêtements imités des maîtres morts depuis trois cents ans. Prisonniers de leurs manies, ils en portaient l'uniforme : le pantalon bouffant serré aux chevilles, la cape espagnole et le feutre étendu sur des cheveux fous.

Marc Bertrand, dessinateur, embauché dans une faïencerie du Nord, y partait. Cela leur donnait une occasion de tumulte et d'extravagances. Leur allure d'hommes maîtres de leur temps les séparait de la foule pressée par le souci de l'heure.

La concierge de la maison où logeait Bertrand, rue Lassus, leur disputa l'entrée :

" Vous faites que monter et descendre comme les chats !

— Nous allons chercher la malle.

— A dix ! Pour ce qu'elle pèse !

— Laissez-nous passer, on vous décorera les murs.

— Essayez ! Si vous me dessinez encore des femmes nues par tout l'escalier, j'appelle la police."

Ils franchirent quatre marches par enjambée, tandis qu'appuyée à la boule de rampe, elle les injuriait à grande voix sonore dans la cage sombre.

Une heure après, lui rendant ses imprécations, ils quittèrent la maison.

Les portes matinales des ateliers maintenant closes, le trafic divers du quartier succédait à la marche uniforme des gens en route vers leur besogne fixe. Les cris du commerce à la voiture sollicitaient aux emplettes les femmes panier au bras. Sur le seuil des marchands de vins, des filles " faisaient la boutique ", relayant les prostituées nocturnes, endormies.

Les rapins burent, dans un café proche de la gare du Nord, le coup des adieux, pénétrèrent sur le quai par la force du toupet et poussèrent, au départ de Bertrand, des acclamations et des cris d'animaux. Il fut content de les quitter ; le bruit de ces camaraderies le fatiguait ; il aimait penser et aller seul.

Après quatre heures de marche, le train chemina dans les plaines du Nord. Le jour mourant accrut la tristesse du pays. La masse carrée des fours à briques pesait sur les champs d'argile effleurés par les coups d'ailes des moulins.

A Douai, Bertrand changea de train. L'oscillation des peupliers d'une route émut le paysage morne, puis les ouvrages du carreau des mines hérissèrent le pays plat.

A une station entourée d'usines, les troisièmes classes à couloir s'emplirent d'hommes qui heurtaient aux banquettes des gamelles en tôle émaillée. Délivrés des travaux rudes, ils criaient des choses de peu de sens, mais bientôt ils se turent, leur fatigue bercée par la cadence des roues sur les joints des rails.

“ Beuvry ! ”

Bertrand goûta la délivrance des fins de voyage. Comme il étirait son corps jeune trop longtemps assis, un vieillard que les employés nommaient Croquecelle lui demanda :

“ Rien à porter ? ”

Il répétait l'offre à chaque prise de son haleine courte, pénible à entendre. Il mit, avec une aisance inattendue la malle sur une poussette et, marmonnant du patois, traversa la place sombre vers l'hôtel unique intitulé “ du Nord ”.

Bertrand y eut bel accueil. Les convives de la table d'hôte le regardèrent en dépliant les serviettes. Soumis à l'égoïsme des commencements

de repas ils ne parlaient que pour se demander les accessoires du service espacés sur la nappe. Un voyageur de commerce frappait de son couteau tout ce que sa main atteignait de sonore, pour appeler la bonne qui remuait des assiettes dans l'office et répondait sans venir :

« Voilà, monsieur ! »

Le ventre plein, les placiers conversèrent abondamment. Un jeune homme à barbe d'encre roula les billes noires de ses yeux méridionaux et flatta sa poitrine cuirassée de calepins :

« Les affaires vont, les mineurs boivent du vin. »

Un transitaire de bois de Norvège pour l'étayage des galeries s'irrita :

« Ils vivent mieux que moi. Leur dernière grève m'a fait perdre six semaines de vente. »

M. Enno, le juge de paix, tenait depuis un long moment sur Bertrand son regard doux. Il l'avertit à voix basse, comme d'un danger :

« Vous allez vous ennuyer à Beuvry, monsieur. Les habitants sont agriculteurs, faïenciers, mineurs ou fraudeurs ; la joie de l'homme est de boire sans parler ; celle des femmes de parler en buvant. Aucune distraction.

— Je lirai.

— On se lasse d'un plaisir invariable. Quand on m'envoya ici, je me réjouis de cette retraite où je pensais reprendre mes philosophes. Mais je me sens devenu semblable aux hommes que je juge,

préoccupé du fonctionnement de ma pompe et de l'intégrité de ma haie de clôture. Ce pays de boue, de ténèbres et d'alcool désole l'esprit. Je rentre. M'accompagnez-vous ? "

La croûte gelée des flaques craquait sous leurs pieds transis. La nuit hermétique serrée entre les maisons, s'appuyait aux façades invisibles de la place. Le disque rouge d'un train bougeant au loin indiquait la profondeur de la plaine enténébrée.

Dans la Grand'Rue, au trottoir marqueté par les taches de lumière des estaminets, le juge dit :

" Les gens qui ne veulent pas encore dormir viennent pinter, ceux qui ont assez pinté vont dormir. Nous voici devant l'église ; elle est très fréquentée... Prenez-vous du café, le soir ? "

Bertrand refusa, pour revenir ranger son bagage. M. Enno lui souhaita le bonsoir et lui précisa la route :

" Guidez-vous sur les six becs de gaz de la Grand'Rue ; puis tournez à droite. La plus grande lumière sur la place est celle de l'hôtel. "

***

Le lendemain, Bertrand, levé très tôt, trouva, dans la salle éclairée, deux faïenciers, à qui la servante nasillarde demandait :

" Un grand ?... Un petit ?... "

Ils répondirent : " Grand. "

Elle leur versa chacun deux sous de genièvre.

Un faïencier but, transi, une main dans sa poche, ne haussant que le menton, ce qui tendait sur la pomme d'Adam la peau de sa gorge. L'autre, plus gaillard, se dressa et vida d'un seul coup le godet d'alcool dans sa bouche large ouverte.

La note très basse d'un sifflet à vapeur entama le silence. Les faïenciers dirent à Bertrand :

" C'est l'heure ! Vous venez avec ?"

Ils raclèrent les clous de leurs semelles aux pavés de grès.

Par le rideau soulevé d'un estaminet, la projection d'une lampe traversait la rue et tachait de clarté la façade opposée. L'hésitante lueur des mèches indociles dansait aux fenêtres des gens qui se levaient, puis la lumière immobile appuyait sur la vitre leur silhouette en chemise.

La cloche, lentement ébranlée, de l'église invisible tinta doucement. La volée grandissante rapprocha les coups plus sonores.

Au fond d'une forge sans lumière, des maillets tiraient un son mat du fer chaud, clair de l'enclume froide. Le jeu des deux paires de bras alternant les masses passait sur le fond de la flamme au râle rythmé. La nuit cachait les forgerons. On ne distinguait que la tache claire de leurs bras nus au-dessus de l'enclume luisante. Un croissant de fer rouge monta dans ces ténèbres. Son reflet pourpre heurta la rude visage des frappeurs. Les deux faïenciers les reconnurent et leur souhaitèrent le bonjour.

Les brancards des chariots garés devant la forge rappelaient des poses de supplication ou de désespoir.

Passé les dernières maisons, la rue devint la route. En rase plaine, on vit au loin pâlir l'aube.

Des gens nombreux tenaient le pavé, allant vers la fabrique dont les bâtiments faisaient ombre dans l'ombre. La haute cheminée rayait l'écran blanc de l'aurore. Une vapeur flotta : le sifflet de six heures. Des femmes dirent :

“ Ma mè de Dieu ! Le cornet ! ”

Et tout le monde se mit à courir, brimballant les gamelles et les sacs à tartines.

M. Marrois, le contremaître, déjà en blouse blanche et la figure froncée, vint pour fermer la grille ; il la tenait entr'ouverte, épiant la route où trois ouvrières se hâtaient. Une toute petite courait derrière, maintenant son panier droit. Sitôt entrée elle en souleva le couvercle et y remit des choses debout.

Puis M. Marrois accueillit Bertrand et ils montèrent derrière l'enfant un escalier de bois blanchi par les poussières de faïence. En haut, l'atelier des majoliqueuses garni de tables à angle droit contre un mur à dix fenêtres. Des nœuds de ruban fripé ornaient l'alignement des têtes penchées sous les becs de gaz. Des rousses, des rouges, peu de brunes s'opposaient aux blondes du Nord, presque blanches.

Le contremaître, marquant l'arrêt à chaque table,

comptait les ouvrières; elles décoraient de la faïence commune, répétant le même trait au pinceau sur des vaisselles banales. Devant l'approche du contremaître, les chignons penchaient sur les doigts agiles. Bertrand retourné vit tous les yeux droits sur lui ; les filles des tables arrière le regardaient, stupides, ou riaient, malicieuses, montrant leurs dents noircies par les oxydes d'émaux.

Le contremaître travaillait au bout de l'atelier, dans une loge vitrée, élevée de deux marches, pour donner la surveillance des rangées d'ouvrières en contre-bas.

Les femmes voisines des fenêtres éteignaient le gaz maté par le jour grandissant. M. Marrois montrait à Bertrand des modèles sur catalogue.

De la chambre des broyeurs venait le bruit de vagues des galets roulant dans les cylindres de tôle.

Un homme de mine sévère, vêtu d'habits défraîchis et solidement coiffé d'une casquette de peau, traversa l'atelier en regardant partout.

« Le patron ».

Une main preste éteignit à la volée le dernier bec inutile dans le grand jour.

M. Ténière vint droit à la loge vitrée, d'où Bertrand sortit à sa rencontre.

« Vous vous levez de bonne heure, c'est bien, ça ! dit le maître faïencier, avec la voix forte et chantante des gens du Nord. Avez-vous trouvé un logement ? »

Il le mena, en parlant métier à l'atelier de dessin placé au bord des champs, à la barrière d'emprise de l'usine. Une table haute sur tréteaux tenait la longueur de la façade vitrée sur la campagne. Un homme y dessinait : entortillant ses longues jambes aux pieds du tabouret, il tournait vers la porte son échine arrondie. On ne voyait de sa tête qu'une masse de cheveux sous une fumée de pipe.

Le tuyau d'un poêle rouge zigzaguait au plafond.

" Monsieur Schelfaut, voici votre nouveau collègue. Montrez-lui le courant et mettez-vous d'accord. Je vous reverrai ce soir. "

Schelfaut fit cet accueil :

— Ah ! c'est toi, le camarade. Et tu te plairas ici, penses-tu ?

— Oui.

— Patience. "

Le Flamand toqua sur le bord de la planche à dessin le fourneau de sa pipe éteinte, accepta le tabac de Bertrand et lui expliqua le détail de la besogne.

Au signal guetté du sifflet de midi, Schelfaut invita :

" Viens avec, nous dînerons ensemble. "

Les majoliqueuses, ne changeant pas d'habit sortaient les premières. Les rieuses filles aux vilaines dents dépassaient Bertrand afin de lui jeter malice de leur regard oblique. Parmi leurs chignons blond flamand passa une chevelure châtain soutenue par deux peignes de corne blanche. La fille, élevant

ses bras comme des ailes, serra un ruban de tête et, insensible ainsi qu'au long d'un mur, frôla Bertrand. Il marcha vite, gourmand de revoir le joli visage. Schelfaut lui conseilla plus de tranquillité :

" Te presse pas, Parisien. Tu n'es pas le premier qu'elle fait courir. Belle fille, Suzanne Vanheede. Vois comme elle va, on dirait qu'elle danse.

"Le patron a combiné tous les tours pour la tenir dans son petit cabinet où il soigne les évanouies. Mais elle ne se trouve jamais mal. "

Il montra une fille trapue au menton saillant :

" En voilà une bonne, sais-tu. Après huit jours de fabrique, elle est tombée en faiblesse.

— Tais-teu, grand salaud ! " dit la fille.

Autour des deux dessinateurs, la troupe des ouvriers observait, par la distance, le respect des habits sales pour les habits propres.

A l'estaminet Delcourt, où Schelfaut prenait pension, la cabaretière répandait du sable sur le sol. Elle posa à Bertrand la question de bienvenue:

" Vous pensez que vous vous plairez à Beuvry ? Schelfaut voulait courte la conversation ·

— Le camarade, il se plaît partout. La soupe !

— Elle n'est point'core prête, à c't'heure. Vous êtes gourmand comme une mouche. Sitôt à l'maison, vous faut manger. Buvez une pinte ! "

Un enfant de trois ans grimpa sur une chaise placée contre la table où ils s'assirent.

Il gratta d'une main ses cheveux décolorés et de l'autre indiqua Bertrand :

“ Qui c’est, ce noiraud ? ” exprimant ainsi l’antipathie flamande pour les hommes bruns.

Schelfaut lui souffla de la bière à la figure. L’enfant hurla.

“ Quoi que vous faites ’core à P’tit Quinquin ? cria de la cuisine Mme Delcourt.

— On y lave s’gueule. Il est fin beau, à c’t’heure. ”

La servante Céline, dont la mâchoire avancée et le front fuyant profilaient une tête de mouton, découvrit son mollet trapu et renoua le cordon de son vieux soulier. Schelfaut voulut l’aider.

Mme Delcourt, venue consoler P’tit Quinquin, se fâcha ; du rouge venait lentement sous la grêle blonde de ses taches de rousseur :

“ Commencez pas de la chatouiller, pour après lui faire un enfant, comme à la rousse Tiberghien.

— C’est pas mi. C’est le curé Fagot.

— Taisez-vous, mécréant ! ou je ne vous nourris plus chez moi. Et répétez pas ça ici ; j’ai pas envie de perdre mes clients. ”

Céline, le pied posé sur la paille d’une chaise, voulait tout savoir :

— Comment, vous savez que c’est le curé Fagot ?

Mme Delcourt dut crier :

— Tu te tairas ! sotte ! Rattache ton soulier. Rattache-le qu’il tienne et file dans l’cour. ”

Le cabaretier vint trinquer avec Schelfaut et Bertrand. Il portait un bourgeron de mécanicien

et une casquette de cuir car, outre son métier de débitant, il réparait les bicyclettes. Il dit à Schelfaut:

" Madame Voghaert, de l'hôtel du Nord, tire fort aux sous. Pourquoi mènes-tu point le camarade prendre quartier chez Espérandieu ?

— On ira. Pintons. "

Jean-Baptiste Espérandieu, cuiseur à la faïencerie, habitait rue de l'Eglise, une maison à un étage dont il louait deux chambres. Sa femme en convint avec Bertrand pour douze francs par mois. Elle lui remit une grosse clef d'entrée et lui promit :

" Jean-Baptiste vous assistera pour emménager. "

Debout au seuil du plancher en bois blanc sablé, elle répétait la formule de politesse :

" Quand vous voudrez ! " et joignant le bout ridé de ses doigts de blanchisseuse, écartait, en fléchissant le buste, ses bras trop lavés, ce qui était sa manière de tirer la révérence.

Cette vieille maison parfumée de lessive pénétra Bertrand du bien-être de sa tiédeur constante.

Envoûté par la torpeur d'hiver du pays silencieux, il prit l'habitude des longs sommeils prolongés par la somnolence du matin où la volonté pourrit. Il s'amusait, au réveil, des bruits de l'heure : un cheval déferré d'un sabot cadençait sur les grès sa marche à trois coups durs, un coup mat de la corne nue. La forge réveillée abaissait ses marteaux. Le pas doux des femmes allant à l'église s'entendait entre les coups inégaux de la

cloche dont le dernier affinait librement dans le silence étendu, sa longue vibration.

Le cri de la grosse clef tournée par Espérandieu partant pour la fabrique, montait dans la maison.

Mme Espérandieu, touchant de ses mains pendantes ses genoux fléchis, disait bonjour à Bertrand sans déraidir sa face musclée à peau brune, où luisaient vivement des prunelles noires de Flamande issue de l'occupation espagnole.

Dans la rue froide, un coq de bataille dressait sa petite tête rase aux yeux cerclés de jaune.

Schelfaut prenait chaque matin son grand genièvre à l'estaminet Delcourt et narguait l'abstinence de Bertrand peu friand de liqueurs fortes.

Ils partaient ensemble pour la fabrique, dérangeant sur leur chemin des femmes furtives qui enfreignaient la défense de jeter les eaux sales dans le ruisseau gelé.

Des maisons de rentiers gardaient encore leurs fenêtres closes sur le long sommeil des riches.

Aux demeures éclairées des petites gens, les volets du rez-de-chaussée, ouverts d'un geste raccourci par la surprise de l'air froid, arrêtés à mi-course, faisaient face aux passants.

L'odeur de chicorée torréfiée de la fabrique Dubrutte parvenait jusqu'aux champs où commençait le relent des pulpes de sucrerie enfouies dans les silos au bord des chemins.

Les derniers chariots de betteraves laminaient

du bandage en fer de leurs roues la bourbe épaisse de la route noire.

Paysage sans eau, visage sans yeux. Hors l'abreuvoir et les ornières, aucune clarté dans ce pays de terre molle.

Vaincu par l'attaque du froid, Bertrand aimait le poêle et, sitôt entré à l'atelier, se chauffait, en regardant à travers les vitres les champs bosselés par les mottes blanches de givre.

Le souffle perpétuel du vent glacial passait sur l'étendue immobile, sans arbres. Rien n'en donnait signe que l'éparpillement d'une poussière de glace ou la rotation accélérée des ailes de moulins dont le geste obstiné prenait un relief énorme sur cette fixité.

“ A quoi tu penses, à c't' heure, compagnon ? disait Schelfaut. Et le travail ? ”

Bertrand s'y mettait sans entrain, car il souffrait dans son esprit et dans son corps actif, condamné par la boue des chemins à l'immobilité.

Sa journée finie, il sortait du bourg où la bise glacée chavirait la flamme des becs de gaz. Parisien habitué aux grandes animations nocturnes, la tranquillité du soir dans ces rues l'exaspérait. Toutes les portes closes sur le pavé désert menant à la plaine noire. Il marchait. La fange perpétuée sur les routes l'arrêtait. Les pas ne résonnaient plus. On n'entendait pas venir les douaniers en ronde, tirés par des dogues attachés à leur ceinture. Dans l'ombre inquiétante luisait le fer de leur pique.

Le vent froid, rué, soufflait sans arrêt, à une allure de tour du monde.

Schelfaut revenant de *fréquenter* la rousse Tiberghien, nièce de la servante du curé, rencontra Bertrand :

“ A quoi tu penses ?

— Je m'ennuie dans ma peau.

— Faudrait que Suzanne Vanheede te prête la sienne. C'est samedi, fais *ducasse ;* t'y penseras plus. Viens chez Lesaffre. ”

La devanture de l'estaminet damait de lumière le pavé d'une ruelle.

Entre les tables vernies mouillées de bière, les crachats délayaient le sable des carreaux bleus. La fumée de tabac belge montait vers des coqs célèbres empaillés. Des plantes vertes ornaient l'appui bas des fenêtres aux rideaux frais.

Le long tablier de la cabaretière ne découvrait par devant que le bout carré de ses souliers bas, mais sa jupe courte permettait, par derrière, la vue de ses mollets en forme de pots.

La tête penchée dans les bouffées, elle versait à boire à une tablée d'hommes.

Schelfaut se leva pour piquer dans le noir de la cible les quatre flèchettes empennées, puis vola une pipe au râtelier des abonnés.

Des joueurs rapides abattaient leurs cartes :

— Le roi !

— C'est un bel homme... Atout !

Un fermier, aux joues épaisses, qui crachait

entre ses genoux, fumait à petits coups et buvait, heureux.

Il entra un vieil homme maigre, aux vêtements couleur de cimetière, car il était fossoyeur.

Les gens répondaient à son salut :

— Bonsoir, Rémy Choin !

Se haussant pour examiner le râtelier, il montra ses narines velues.

— On m'a pris m' pipe.

— Faut la chercher, répondit Mme Lesaffre.

Il chercha. Le fermier cracheur dit :

— Elle serait bien contente de changer de bouche, ta pipe ; elle viendra jamais dans la mienne.

De bec en bec, Rémy Choin pistait patiemment sa marque. Il vit Schelfaut fumer à force, vint s'appuyer des deux mains sur sa table et affirma :

— C'est m' pipe !

— L' mienne ! dit Schelfaut.

Rémy Choin se fâcha :

— C'est vrai comme je le dis. Je veux point que ma pipe aille sur une langue qui dit que le curé fait des enfants.

Des bouches édentées s'ouvrirent dans les figures rouges.

— T'es bien content qu'il t'en mette au monde, cria le fermier. Faut un vivant pour faire un mort. Plus il en vient, plus il t'en va.

— T'as des trous de faits, Rémy Choin ?

— On fera le tien. Ton tour viendra de regarder la tombe à l'envers.

Les partisans du curé qualifiaient Schelfaut d'anarchiste ; et le fossoyeur lui promettait :

— Si jamais je t'enterre, je pisserai sur ti.

S'empoignant, ils se donnèrent de grandes poussées dont la table entre eux suivait le rythme. Leurs pieds écrasaient les tessons des chopes.

Les buveurs ne se dérangeaient pas vite de leur patiente ripaille de bière et de tabac. La cabaretière vint sauver le litre en zinc :

— En voilà des affaires pour une rousse qui pue deux jours avant le mauvais temps. Ça va finir !

Ça ne finissait pas. Ils se bourraient, silencieux, poussant, poussés, étayés par la table.

Mme Lesaffre, soigneuse, la dégagea et le fossoyeur vint à plat dos, Schelfaut sur lui. On les démêla, extirpant les doigts des cheveux, mais à prise défaite, ils reprenaient ailleurs et serraient autant.

Enfin, les ceinturant par derrière, quatre hommes les arrachèrent, tous deux gardant aux ongles un peu de l'autre, poil ou peau.

La cabaretière mit devant eux, assis à distance, des chopes blondes et des pipes neuves au fourneau chevelu de tabac poudré de braise rouge.

Le fossoyeur, las et griffé, regardait dans les crachats les débris de sa pipe morte dont il sentait grand deuil, car il n'éprouvait de joie que par la bouche. Le fermier n'arrêtait pas sa raillerie : « Te v'là trépassé, vieux Rémy. Le goût de terre est dans t'gueule. »

Le plâtre froid de la pipe neuve écœurait le fossoyeur ; elle tirait mal et s'éteignit. Comme il la rallumait au pot à braise, un ennemi de l'Eglise y chavira sa pinte et la vapeur, jaillie des charbons noyés, porta un masque de cendres sur la figure du persécuté. Des rires sauvages firent un bruit énorme.

Une fille entrée en sifflant, regarda les gens plus hardiment que n'eût fait un homme. Compagne d'un fraudeur à quatre chevaux, elle portait une jupe en drap de Belgique et de la dentelle au cou.

Un buveur incommodé ouvrit à main brusque la sortie sur la cour. Un courant d'air glacé entra vivement comme s'il attendait et déplaça une boucle sur la tempe de la fraudeuse où l'on vit une cicatrice.

Elle proposa de danser, tourna la manivelle de l'orgue et couvrit de ce vacarme sa conversation chuchotée avec Mme Lesaffre.

Schelfaut fronçant ses narines épaisses, flairait vers la fille et souhaitait ribote. Bertrand le quitta.

Le bourg dormait sous les étoiles rapetissées de la nuit d'hiver.

Le Parisien alla se coucher, car dans ce pays aux soirées longues comme des veillées d'éternité, on ne savait, hors boire et dormir, que faire pour se consoler de vivre.

*
* *

Il restait à Bertrand la fréquentation de M. Enno,

qu'il rencontrait, assis sans ami, à l'hôtel du Nord. Les gens considérables montraient peu d'égards au juge, le tenant pour très fier et ignorant des usages : il avait, à son arrivée dans le pays, refusé leurs cadeaux de bienvenue.

Le sourire de ses lèvres gercées découvrait des dents jaunies dont les intervalles effilaient de la fumée de tabac.

Sur la grille du poêle rougi, le tisonnier de la servante parcourait une gamme à trois notes. Un petit chien de cuisine, poussif et gras, toussait sous les chaises.

Une femme vint faire emplir sa cruche à bière. Ses yeux émettaient une définitive tristesse.

" Elle ne rit plus souvent, dit la servante.

— Pourquoi ? " demanda Bertrand.

Un tic du juge de paix effarait son visage dès qu'il ouvrait la bouche. Il paraissait éprouver grand'peur des gens qui venaient de lui parler.

Les rides de l'ahurissement se pressèrent aux limites de sa face comme il répondit :

— C'est Léocadie Vanheede, régulièrement Vanheede-Tornaghen, car la coutume du Nord est que les époux et leurs enfants portent les noms mariés. Mais ses trois filles de pères inconnus sont Vanheede tout court, des enfants à un nom de mère sans bague au doigt.

On ne s'explique pas pourquoi elle a mal tourné. Bonne famille, dot sérieuse ; peut-être par orgueil d'être aimée. Ces filles simples ont la honte de la

solitude. Un homme marié la séduisit. Les vieillards parlent encore de ce scandale mémorable. Les femmes brûlèrent de la paille devant la porte de cette perdue qui détruisait les ménages.

Elle eut un enfant puis, honnie, se laissa de nouveau prendre par le premier qui la plaignit, et par d'autres. Elle devint la fille de joie du canton.

Aujourd'hui, elle a cinquante ans ; elle vit farouche, vendant son bien pour élever ses trois filles. Les hommes les guettent. La vieille histoire recommencera.

Vous devez les connaître. Suzanne et Marie les cadettes, sans vice, travaillent à la faïencerie.

L'aînée, Madeleine, pique de la confection pour Lille et rit déjà paraît-il, si on le lui demande poliment. "

M. Enno alluma une nouvelle cigarette à la braise de sa cigarette finie :

— On danse demain dimanche. Cela vous tirera d'ennui.

La servante familière demandait à Bertrand :

— Pourquoi êtes-vous si rouge ?



Le lendemain dimanche, à l'estaminet Delcourt, la toilette de la servante se préparant pour le bal, retarda le dîner. Bertrand s'assit dans un coin de la salle obscurcie par la nuit tombante.

Le reflet rouge du pot à braise où les buveurs

allumaient les pipes de terre éclairait leurs faces tranquilles. Une petite fille pleurait doucement parce qu'il faisait noir.

La servante Céline souleva le verre de lampe qui tinta contre l'abat-jour.

A la lumière naissante, les buveurs clignèrent leurs yeux sans malice. L'enfant contente, renifla, le visage verni par la trace des larmes. La servante faisait des grâces dans sa belle robe, dont les manches trop courtes découvraient ses poignets osseux lorsque, les deux bras levés, elle arrangeait ses durs frisons faits à papillotes.

P'tit Quinquin, aux mains résolues, apporta de la cour un long chat.

Céline rudoya l'enfant :

« Lave tes mains, t'auras la soupe.

— J'ai point faim.

— Alors, va coucher.

— Eh bien ! Et souper ? »

Le chat, libéré, s'accroupit devant le poêle fourbi et adora le feu. Quinquin, mal commode, pria pour obtenir à manger sans se laver les mains.

Les buveurs jouèrent aux flèchettes, piquant à quatre pas les javelots dans les cercles coloriés de la cible en bois.

Dans ses cabarets tièdes, le bourg se régalait de pintes et de pipes.

Au seuil des maisons closes contre le froid, les filles emmitouflées parlaient du bal. Il se donnait dans la salle des fêtes d'un grand estaminet, très

bien bâti en briques céramiques par le maitre faïencier contre la faïencerie.

Aux murs, des arbres vert-de-gris portaient des fruits rouges. Un décorateur d'assiettes devint célèbre dans le canton par ces fresques exécutées moyennant de boire gratis, à sa soif, pendant un mois.

A huit heures, cinq hommes d'orchestre hissèrent, par l'échelle de la tribune, leurs cuivres bosselés. Espérandieu jouait d'un serpent dont le tuyau astiqué lui tournait plusieurs fois autour du corps.

Des ouvrières de fabrique, des paysannes sentant la fourmi, des servantes et des filles de boutiquiers habillées à Lille, tenaient la banquette étroite tout le long des quatre murs.

Dans l'estaminet communiquant, les hommes aux cravates hautement colorées s'offraient à boire. Au signal du piston, ils abordèrent les femmes et le manège des couples farauds circula devant les banquettes où pâlissaient les filles seules.

Schelfaut et Bertrand, sans danseuses, passèrent devant Léocadie Vanheede, la femme repentie, assise, les mains aux genoux. Sa pâleur paraissait plus complète sur la soie noire de son corsage de cérémonie.

Schelfaut s'arrêta devant Suzanne :

“ Allez-vous deux ! ”

Elle se leva sans prendre la main tendue de Bertrand et ils furent très gênés, chacun regardant un endroit différent de la salle.

Ils dansèrent silencieux : elle légère, lui habile. Il la pressait trop en la regardant de côté ; mécontente elle serrait les dents et ne cessait de rougir. Il lui demanda :

“ Vous sortez le dimanche ?

— Non.

— Vous ne voudriez pas venir au théâtre à Lille ?

— Non. ”

Ils éprouvaient un grand malaise à se toucher ; nerveux, il souhaitait une possession prompte ; elle souffrait de cette tentative visible.

Des compagnes disaient à Suzanne :

“ Tu n'as pas l'air de t'amuser. ”

Vexé, il l'isola dans l'estaminet où Schelfaut s'enivrait. Ses propos les chassèrent.

Dans l'animation grandissante du bal, l'orchestre trop désaltéré marquait moins bien la mesure.

Des mineurs décrassés de charbon, tournaient avec des filles de ferme aux jupes pesantes, fatiguant de leurs souliers énormes le parquet arrosé pour fixer la poussière.

Le vieux garde champêtre, coiffé à fond de sa casquette à deux galons, surveillait les inconvenances et, souvent prié, souvent buvait.

Les gens abordés par un ivrogne à bonne histoire : “ Ecoute... Ecoute-mi ! ” le lançaient à d'autres qui le relançaient.

Très tard, simplifiés par la fatigue, Bertrand et Suzanne parlèrent des choses de leur métier et

dans ces propos sans passion, goûtèrent la joie d'être ensemble. Elle sourit, il la caressa, mais brusque à se dégager, elle fit craquer les étoffes.

Sa sœur Madeleine accourait, les sourcils froncés sur son visage rouge et, lissant à deux mains sa coiffure en bandeaux, s'insurgeait contre sa mère :

“ Partir à minuit ! Pensez-vous ? ”

Les stigmates de fatigue des filles trop faciles et sa belle robe indiquaient ses mauvaises mœurs. Elle rejoignit deux hommes et, entourant leurs cous de ses bras robustes, les mena boire.

“ Rentrons sans elle, dit Suzanne.

— Elle en profiterait trop. ”

Ils partirent tous ensemble, beaucoup plus tard. Derrière Mme Vanheede menant la petite Marie, marchaient Bertrand et Suzanne. Madeleine faisait route sur l'autre trottoir avec un employé du chemin de fer. Le long de l'église où l'ombre des hauts murs nourrissait la nuit, on les entendit rire, leurs pas cessèrent. Marie, effrayée, tirait la mère qui se résigna :

“ Elle saura bien revenir. ”

On se dirigeait en tâtant les maisons dans les ténèbres closes. Bertrand trouva les mains de Suzanne. Il guidait sa bouche vers la blancheur des dents découvertes par le halètement de la lutte silencieuse : ses lèvres en sentirent la grande fraîcheur. Libérée, d'une secousse, elle courut, invisible dans la nuit protectrice. Lui revint lentement, transi, les sens furieux.

Une jupe passa rapide entre le mur et lui. Sans doute Madeleine. Il s'en voulut assurer, mais la fille rassasiée ne se souciait plus des rencontres.

*
* *

Le lendemain, Mme Espérandieu, guetta Bertrand pour lui parler :

“ Vous avez fait bonne chère ?

Jean-Baptiste dort encore. Il a joué de la musique toute la nuit. Ça fatigue, la musique, mais ça profite. Jean-Baptiste est fourchette à toutes les noces. Elle doit tard dormir aussi, la petite Suzanne. Vous ne dansez pas comme dans nos pays. Et M. Schelfaut, comme il avait bu ! Chaque fois qu'il est soûl, il veut parler au patron, mais il ne le trouve jamais. Quand c'est l'heure que Schelfaut est soûl, c'est aussi l'heure que le patron se couche.”

Elle discourut longtemps, variant sur le pas de la porte sa pose accoutumée : le dos rond et les mains balancées devant les genoux.

Elle rabattit ses manches contre le vent froid qui gerçait sa peau rouge et appuyant au chambranle un bras replié, laissa pendre l'autre.

A l'estaminet Delcourt, la servante Céline se soutenait au dossier des chaises et plaignait ses pieds fatigués :

“ On est revenu avec M. Schelfaut. Il ne tenait plus. Il a voulu frapper dans la porte de l'église, mais il a buté aux marches...”

Un homme avec une bosse au front et une plaie au nez entra demander à quelle heure et avec qui il était parti la veille. Céline ne se souvenait plus :

“ Je vais demander à Mme Delcourt. ”

Elle servit une chope à l'homme, qui s'assit et tâta la plaie de son nez. Il louchait pour parvenir à la voir. La cabaretière vint le renseigner :

“ Vous êtes parti avec Lequien, de Bachy : et ce grand Belge qui a battu le coq du maire, l'année passée. Il était deux heures matin.”

L'homme remercia, but sa chope et sortit en réfléchissant.

Le sifflet grave de la fabrique appela pour le travail facultatif du lundi. Bertrand obéit. Le pavé montueux de la rue froide endolorit ses pieds glacés.

Me Courbu, le notaire, emmitouflé de noir, se hâtait vers la porte vernie de sa maison tiède. Bertrand le salua, par déférence pour la coutume. Me Courbu, gagnant toute sa taille, sortit ses favoris du cache-nez et sa main gauche gantée de laine tint son chapeau crêpé levé sur ses cheveux blancs.

Au creux de la première meule des champs, la paille foulée marquait la niche nocturne d'un vagabond.

Les majoliqueuses, prenant leurs aises aux places vides des absentes, volaient dans les cachettes les morceaux de miroir et les croûtons de pain.

Les lourdes mains humides des mouleurs, indisposés par leur mauvaise nuit, époussetaient le kaolin sur les cheveux des apprentis demi-nus dans la chaleur des séchoirs. Sur les visages masqués de poussier blanc, les yeux fiévreux luisaient.

Bertrand, installé au travail, réveilla Schelfaut :

" Le patron est dans la cour. Hier, tu voulais lui parler. "

Soulevant ses paupières et sa lippe pendantes, le Flamand réfléchit :

" Parler au patron, hier ?... Tu fais risée de moi, compagnon. Hier, c'était pas travail. "

De nouveau, il dormit sur son ouvrage gâché, mais soudain s'éveilla :

" C't' idée ! Le Jésus-Christ a été pendu, point crucifié. "

Et il dessina furieusement, autour d'une église, un cimetière aux tombes ornées de potences d'où pendait un Dieu à langue longue.

Un prêcheur noir brandissait, au lieu du crucifix, un gibet dont la corde portait le corps divin de l'Etranglé.

Les retouches multipliées aboutissaient à des séries de traits rapprochés. Sachant seul quelle ligne définitivement choisir dans ses dessins, Schelfaut les piquait lui-même pour en obtenir le poncif.

Bertrand travaillait sans paix dans l'esprit, guettant à sa montre, posée devant lui, l'étape des

aiguilles. Mais il sentait s'alléger l'indestructible ennui du Nord, car la femme entrait lumineuse dans sa vie enténébrée. Son esprit reprenait l'activité des convoitises ; une excitation silencieuse enflammait ses yeux.

Le Flamand le secoua :

“ Tu es pâle comme un œuf, Parisien. Viens boire du chaud. ”

Lèvres serrées, il refusa du front et, posté à la grille, chercha parmi les chevelures des ouvrières les peignes blancs de Suzanne. Elle sortit avec Marie, trois garçons de treize ans, la besace aux reins et un cuiseur qui dit :

“ Suzanne, on te guette ”, et marcha plus vite.

Elle rendit le bonsoir, à chacun son nom, aux enfants qui passèrent sur l'autre bord de route. Au dépit des camarades jalouses, Bertrand l'aborda ; elle lui répondit sereine et sérieuse et quitta la main de la petite Marie qui partit en sautant. A ce désir marqué d'être seule avec lui, la joie chauffa le sang de Bertrand et il lui prit le bras. Elle le retira et demanda sans brusquerie :

“ Où me mènera ce que vous cherchez ? ”

Le regardant bien droit, elle était sincère comme le Christ.

Dérouté par cette pureté, il cherchait que dire et osa lui proposer :

“ Nous serions heureux. Voyez les autres. ”

Muette, elle le quitta. Les pieds ouvriers raclaient les pavés inégaux de la rue noire. Les

petites portes des maisons sans étage encadraient un instant dans la lumière de la lampe, la silhouette accueillie.

Au carrefour de l'église, la foule se divisait. Les gens des pays prochains s'acheminaient en groupes par la route de Fenain ou celle de Belgique. Deux filles de treize ans reprenaient une dispute d'atelier :

" Noiraude !

— Batarde !

L'enfant aux cheveux clairs grandit de fierté :

— J'aime mieux être bâtarde que noiraude."

Bertrand retrouva Suzanne :

" Je ne demande rien. Soyons camarades.

Il lui câlinait la main.

— Assez, maintenant, dit-elle à voix douce. Bonsoir ! "

Marie attendait devant leur maison où le crépitement d'une machine à coudre cessa lorsque Suzanne se tint dans la porte ouverte, dont le courant d'air soulevait son tablier blanc.

" Ferme ! Mes pièces volent ! " criait Madeleine.

Bertrand revint, l'esprit soulevé, semblant aller à la bataille.

Sur la grand'place, éclairée à pleine lune, M. Enno s'essoufflait à distancer Croquecelle.

L'homme à vie dure, embauché l'été en briqueterie, y usait la ceinture d'un bourgeron blanc ; l'hiver, portefaix, il élimait les épaules d'un bourgeron noir. Sa femme rassemblait les bons

morceaux des deux couleurs et le peinard allait en demi-deuil.

Contournant le juge de paix, il lui criait dans chaque oreille :

" C'est parce que je suis un malheureux que vous marchez si vite ? "

M. Enno profita de Bertrand. Croquecelle n'osa plus approcher. L'ombre de son corps trapu sembla d'une borne au coin de la place. La soif termina son guet perdu. Un estaminet flambant dans le rang des maisons sombres, en lanterne parmi des briques, l'accueillit.

" Croquecelle est coqueleux, expliquait M. Enno; la voiture d'un meunier de Marchiennes a écrasé sa bête. J'ai voulu baser l'indemnité sur le tarif du marché. Croquecelle furieux m'a taxé d'ignorance parce que j'ai nommé son poulet épique : Volaille."

M. Enno était réellement ahuri, ce qui ne changeait pas son apparence ordinaire : de le paraître extrêmement, par la circonflexion naturelle de ses sourcils.

Un escalier double à rampe de pleine pierre parait la mairie posée en îlot sur la grand'place. Dans la salle d'honneur, aux seules fenêtres éclairées, la fanfare en répétition accordait ses instruments. Les beuglements prolongés du trombone donnaient l'illusion d'une étable affolée. L'instrument de J.-B. Espérandieu émettait les grognements brefs d'un porc goinfrant.

M. Enno leva sa canne vers le beffroi hexagone :

" 1645. Occupation espagnole. Il en reste de plus curieux vestiges dans les esprits. Les femmes conservent l'empreinte de la soumission aux conquérants. Les blanches filles de Flandre subirent, curieuses, les soldats d'Espagne. L'homme brun qui vient de loin les trouve encore dociles. "

La fanfare, d'accord, arrêtait de grogner. Le silence dura, parfait, isolant le bruit d'un grincement d'espagnolette.

Les musiciens puissants partirent à plein souffle sur la mesure accélérée d'un air de saltimbanques. Dans la rue du Barrois, devant sa demeure notable, M. Enno dit :

" Bonsoir. La nuit s'assombrit. Il fera moins froid. "

Près de la maison de Suzanne, un faïencier attardé reconnut le Parisien à sa marche silencieuse sur ses chaussures sans clous. Bertrand écouta le bruit des souliers ferrés décroître sur les grès et vint, furtif, regarder par une fissure lumineuse du volet des Vanheede. L'aboiement d'un chien hargneux partit haut et se maintint, coupé de courtes prises d'haleine.

Le cœur battant à volée de cathédrale, Bertrand, les genoux choqués par l'angoisse, allait fuir.

Suzanne ouvrit, découpée sur la projection rouge de la lampe. Elle éloigna le chien Noiraud :

" Il est bon gardien, "

et s'adossa contre la porte refermée. Dressée sur la marche de pierre, elle chassait doucement Bertrand :

“Il faut vous en aller,” érigeant, sereine et têtue, sa méfiance de fille d'une mère déshonorée.

Il appuya contre elle son front révolté ; ses mains impatientes sentaient le tablier frais repassé encore chaud du coup de fer. Elle se déroba ; il heurta de la tête la porte sonore. Alarmée, elle guettait la réplique dans la maison avertie ; ses orteils énervés soulevaient la sparterie verte des pantoufles neuves.

Prenant à pleins bras la fille interdite, il cherchait, comme à coups de boutoir, sa poitrine émue. De ses mains promptes et fortes, elle l'éloignait durement. Un recul de ses reins ouvrit la porte. Droite au milieu de la pièce éclairée, la vieille Vanheede, aussi calme qu'un arbre, les regardait, jetant sur eux l'épouvantable tristesse de ses yeux désespérés.

Seul devant la porte close, Bertrand sentit le froid et la honte. Il courut, travaillé par le mécontentement, d'être venu et la certitude qu'il reviendrait. Rasant les murs, il piétina, devant la maison de M. Enno, un homme endormi.

Croquecelle attendait la Justice.

*
* *

Elle ne lui parla plus. Il se mettait sur sa route ; elle passait tout droit, les yeux à terre, sans s'écarter pour lui, têtu, qu'elle heurtait.

Tenace, il lui disait chaque matin bonjour ; ses compagnes la jalousaient. Pour cela elle aima son assiduité et de nouveau lui parla :

" Je veux bien être encore camarade, mais ne soyez plus jamais brutal."

Ils eurent l'habitude de revenir ensemble du travail, à travers le bourg où, mars venu, les bruits de la vie changeaient. Les rouleaux aratoires ramenés des champs nivelés sonnaient ferraille sur le pavage bosselé.

Le vent, moins froid, soufflait très fort, affolant les ailes des moulins aux voiles mi-repliées.

Les champs ondulés par le soc, tournaient leurs vagues luisantes de terre grasse. Des vols de corbeaux s'abattaient au rythme égal de leurs ailes lentes. Aux instants de soleil, leur dos épais miroitait sur la terre brune fouillée par leur bec jaune.

Dans le tapis de boue posé par le dégel sur la route de la fabrique, les pas de la pesante multitude rendaient le bruit des engrenages qui mâchent du cambouis.

Avide de voir Suzanne dévêtue, Bertrand l'accompagna un matin jusqu'à l'atelier où les appliqueuses changeaient leur robe contre le surtout humide du travail de la veille. Guettées par le Parisien, les filles folles découvraient davantage leur chair excitée.

Suzanne rependit son surtout :

" Il est trop mouillé."

Il revint, irrité, par l'atelier des majoliqueuses où les ouvrières installaient dans un verre d'eau la fleur de leur corsage ; les plus coquettes ne lui

souriaient que des yeux, masquant à lèvres jointes leurs dents oxydées. Sa tête d'artiste à cheveux longs les occupait. Des vicieuses frappaient, le soir, à son volet, pour rire, mais décidées, à l'occasion. Il les méprisait et allait seul dans la nuit adoucie.

Les Vanheede s'asseyaient à leur porte. Bertrand disait bonsoir sans pauser, repoussé par la crainte de la mère. Cette maigre femme désolée, dont les yeux tristes se mouvaient lentement, le faisait courir. Elle était souvent malade. Cela créa un soir l'occasion de Suzanne seule, le visage pâle et les mains tièdes, en face de Bertrand oppressé.

Devant la porte où ils se rencognaient, les promeneuses en rang affectaient, de face, l'allure d'oies au pré et l'air de ne point les voir, mais de dos, les chignons se rapprochaient et les ricaneuses chuchotaient à toute vitesse.

Un employé du chemin de fer, à casquette titrée d'argent, siffla au volet. Madeleine sortit lui parler ardemment dans l'oreille. Suzanne indignée rentra. Bertrand voulut la retenir ; elle tira sa main prise et un pas vers elle le mit dans la maison. Elle n'osait le renvoyer ; lui n'espérait pas rester. Enfin elle dit :

“ Ce n'est pas bien beau chez nous ”, puis elle ôta d'une chaise de paille une liasse de feuilletons découpés dans le *Petit Journal :*

“ Asseyez-vous. ”

Ils éprouvaient la joie délicate de l'abri contre le ricanement des paysannes.

Une rose en faïence garnissait le marbre étroit de la cheminée. Bertrand l'apprécia sous l'abat-jour en papier de la lampe, brûlé à deux endroits.

Suzanne sourit de ce travail :

“ Ma première fleur d'apprentie ”, et elle raconta son enfance. Il pénétrait son âme après sa maison.

Madeleine, du dehors, tenait la porte par l'épaisseur du battant. Ils ne voyaient que quatre doigts pâles où le clair de lampe touchait une bague. Suzanne montra les siens ridés par l'humidité :

“ La barbotine marque plus que l'étoffe. ”

Les jeux du couple ébranlaient la porte. Madeleine énervée, riait bas. Ses doigts écarquillés griffaient le bois, puis la main pendit un instant molle et disparut. La jupe enfuie fouetta le mur.

Suzanne penchait son front empourpré. Un insecte blessé par la lampe séductrice rebondit dans son cou. Affolée, elle fut docile à Bertrand qui, du premier coup, tua la bête, mais feignit de la chercher loin et longtemps, attardant sur la peau fine ses mains amoureuses :

“ Ça pique ! ” disait la fille à voix mourante.

La révélation de la volupté baissait ses paupières.

Dans l'escalier de bois de l'étage, un pas descendit lent et lourd ; et la mère parut plus grande et plus pâle dans son vêtement de nuit. Le visage sans coloration que les sourcils et les yeux semblait d'une morte dans de la pauvre toile.

Bertrand reculait vers l'ombre des coins.

— Et Madeleine ? "

Il sortit la chercher et trouva le couple revenant lentement dans le chemin des fours à briques.

L'homme soufflait.

La fille fut colère :

"Est-ce que je suis une gamine, pour m'envoyer quière ?

L'employé remit son faux-col et partit.

Elle s'adoucit :

" Je cours, mais vous danserez avec moi à la Saint-Antoine, la fête des faïenciers. Vous dansez bien. "

Elle se recoiffait en marchant et découvrait ses oreilles rouges de paillardise. Sous un réverbère, elle le pria de lui épousseter le dos. Il la conduisit à la porte et se blottit, épiant la dispute.

La voix de la mère s'entendait mal ; celle de Madeleine dit syllabe à syllabe :

" Je vous fais de la peine ? Eh bien, moi, j'ai du plaisir. Vous en avez bien eu, vous, du plaisir."

Un cri de Suzanne arrêta tout.

* * *

Le lendemain, il l'attendit au passage. Les bruits du réveil résonnaient dans l'espace en cristal du matin de mai, sec, sonore, sans vent.

Un chien aboya brusquement et se tut, comme s'il se trompait.

Le ciel prenait la transparence des infinis approchés par la lumière hésitante. Atteinte par la clarté sans rayons, la cheminée de la fabrique se profilait devant l'abîme de grand air où s'engouffrait l'aurore.

La fumée montait droite puis, rompue lentement, dessinait de longues traînées barbelées en plumes perdues par un oiseau immense.

Les hommes à grosse toux, à l'allure tranquille des êtres de dure besogne, frôlaient en entrant leur besace aux barreaux de la grille. Les gamelles d'émail bleu se heurtaient au bout des bras balancés.

Au signal limite d'entrée, M. Marrois s'appuya au battant ouvert. Sur la route, une fille de treize ans galopait en mordant le ruban rouge de sa natte défaite. Bien loin, Suzanne faisait des signes. L'enfant arrivée, le contremaître rabattit la grille vibrante. Le bruit de la percussion du pêne découragea Suzanne, qui cessa de courir.

On n'entrait plus pendant l'heure entamée.

Ebranlée par l'essoufflement, elle vint s'appuyer aux barreaux. Dans la cour, le mâchefer lancé à la volée par un fournier, rapa sur le tas noir. L'homme conseilla :

“ Vas boire un coup. T'as le temps.”

Sous un chariot de kaolin penché sur sa roue brisée la veille, une poule aux ailes soulevées par le blottissement des poussins, érigeait sur leur effroi la vaillance de sa crête rouge.

Bertrand approcha écouter le regret de l'ouvrière humiliée :

“ C'est la première fois que ça m'arrive.”

Il regardait sa poitrine embellie par la respiration violente.

Surprise par le réveil tardif d'une mauvaise nuit, et apprêtée à la hâte, une bretelle de son tablier blanc flottait, Bertrand la boutonna, mais ses mains s'animaient sur la fille tiède.

Elle souleva sa jupe brune et s'enfuit dans un sentier serré contre un ruisseau par un champ vert. Ses pieds glissaient sur la terre molle ; il la redressait à chaque faux pas, mais elle courait d'autant plus qu'il la touchait.

L'empiètement d'un saule au tronc limé par les pas rétrécissait le passage. Suzanne broncha sur l'arbre et s'y blottit si brusquement que Bertrand la heurta. Le visage enfoui dans ses bras croisés, elle pleurait, la saccade des soupirs alternant le reniflement des narines. Une vertèbre bosselait un peu sa nuque blanche.

L'eau du ruisseau faisait moins de bruit qu'une femme furtive. Au milieu du blé en herbe duvetant la campagne déserte, un dogue noir se campa, flairant vers eux, repartit et brossa de son poil boueux la jupe de Suzanne. Un douanier, la pique à l'épaule, le suivait. Il demanda :

“ On ne travaille plus à c't'heure ?

Le battant de l'église tinta la demie de six heures. Suzanne, agenouillée au bord du ruisseau,

porta de l'eau à ses yeux qui cillaient d'aise, puis perla des gouttes au bout de ses doigts bleuis :

" Maman m'a dit qu'on croit que je suis votre maîtresse. C'est bien assez d'une chez nous. Vous allez me laisser maintenant ? "

Elle marcha très vite vers la fabrique.

Il fit son pas égal au sien.

Elle tordit ses doigts entrelacés :

" Je ne peux pas vous battre, moi. Qu'est-ce qu'elle veut que je fasse !

— Vous êtes bonne à marier.

— Ça !

Elle mit un point d'orgue sur cette syllabe chantée et y ajouta : " mais je ne vous crois point. "

Puis elle cria :

" Vite ! L'heure ! "

Il lui prit la main et comme ils parvenaient à une prairie sans clôture, l'envie de courir que l'espace donne aux êtres jeunes y précipita leurs pas légers.

*
* *

Bertrand refusa d'accompagner Schelfaut à sa kermesse du samedi :

" Quelle sale vie tu mènes. Tu engrosses des filles, tu te soûles et tu te bats.

— Tu te tairas ! Où tu prends le droit de parler? Tu penses plus à ton travail pour toi tous les soirs aller avec Suzanne. "

La voix vigoureuse du Flamand choquait le

silence de la rue déserte. Des mains de femmes soulevaient les rideaux des fenêtres.

Me Courbu, le pas silencieux, allait vers sa maison aux volets clos. Il ne salua pas.

Bertrand ne voulut pas l'affront :

“ Tout le pays est contre toi.

Schelfaut en rit à grande bouche :

— C'est pas d'avoir fait un bâtard que les catholiques me reprochent, sais-tu ! Tout le monde en fait et ils courent. C'est de dire que c'est le curé. Un homme qui travaille pas, qui raconte des histoires et qui demande des sous. Dans l'église il prêche pour que le riche reste riche et que le pauvre soit content. Dehors, il fait les catholiques cocus. Viens chez moi. Je te donnerai Karl Marx, Bakounine pour toi lire et penser comme moi ! ”

Déjà troublé par l'approche de la beuverie, il se mit à parler flamand et bougonnant dans sa barbe raide, partit résolument chez Lesaffre.

Bertrand rencontra M. Enno qui, par ce temps sec, tournait deux fois autour du bourg avant de rentrer chez lui :

“ Venez-vous ?

Bertrand répondit :

— Ça ! ”

Car il adoptait les mots et les gestes de Suzanne.

Aux maisons dernières, proches les peupliers où la rue de Coutiches devenait le pavé de Coutiches, le juge de paix tourna vers Bertrand sa figure ahurie :

" Conseillez à M. Schelfaut de se taire. Ses accusations contre le curé troublent le pays. J'ai jugé aujourd'hui des gens qui se sont injuriés et battus à ce propos. S'il craint d'avouer qu'il a rendu la fille enceinte, qu'il se rassure ; les gens bien ne lui en voudront pas de s'en vanter. Cela sauverait la société ; avec l'aide de Mme Courbu qui va envoyer la fille à Mons. Plusieurs fois, ici, j'ai pris parti pour la mère abandonnée ; j'y ai gagné une sorte de mépris des honnêtes gens étonnés de me voir me mêler de ces affaires-là.

On a beaucoup ri, l'été dernier, qu'une fille posât son poupon sur le paillasson du maire ; il faillit en sortant marcher dessus. Pour cinquante francs elle reprit le marmot, mais la première fois que son amant M. le maire la rencontra, il la battit, et quoiqu'elle fût fille à bien le rendre, elle ne put, car elle tenait l'enfant au bras. "

Ils arrivaient à l'autre fin du bourg où s'amorçait la route de Douai. La brise fraîche accourant de la plaine, mêlait des brumes aux astres et sifflait sur les branchettes nues des longs peupliers noirs.

Un fraudeur se leva de la boue des champs, sauta le fossé, siffla et une meute derrière lui prit la route. Les chiens chargés soufflaient.

La silhouette de l'homme marchant au long des arbres disparaissait à chaque tronc et reparaissait sur le fond de clarté nocturne interrompue par le tronc suivant. En plein champ, le risqueur aux pieds nus se profila courbé sur ses bêtes

silencieuses. On entendit le coup de sa trique sur une échine. La nuit absorba tout.

Bertrand essayait de voir l'heure à sa montre. M. Enno discret lui souhaita bonne nuit et le laissa rebrousser route. Au loin, les feux des gueulards des hauts-fourneaux de Denain apparaissaient à intervalles égaux. Les fours à faïence jetaient, au-dessus du village, leurs flammes de torches.

Bertrand se guidait dans la rue sombre sur la tache blanche du tablier de Suzanne au seuil de sa porte. Dans l'encoignure noire, ses yeux mettaient un tréma de lumière. Sévère et jalouse, elle demanda :

« Vous venez tard. Et d'où ? »

Il la prit par la taille qui plia vers lui comme une tige de fleur et la sentit couverte de son gros châle brun tricoté à la main :

« J'ai eu si froid quand j'ai commencé à croire que vous ne viendriez pas. »

Il ouvrit la porte ; la casquette argentée et le faux-col de l'employé de chemin de fer occupaient une chaise.

Suzanne sépara son amour grave de la paillardise de ces deux ribauds :

« Il ne faut pas entrer. »

Lui les enviait. Il entremêlait ses doigts aux siens ; énervée, elle rendait l'étreinte, leurs mains meurtries ne formant qu'une vie animée par l'énergie de leur désir grandissant.

Schelfaut passa, le dos voûté sous une grande cape noire :

« Plus moyen de pinter tranquille chez Lesaffre. Rémy Choin paye à boire. Tout le monde est pour le curé.

Viens à m'maison voir m'travail et prendre des livres. Suzanne, tu ne laisses plus travailler le camarade. Il pense qu'à toi. Viens avec ! »

Elle arrangea son châle, le déployant d'un geste ailé sur ses épaules. Les deux hommes en sentirent le vent. La taille droite, les seins saillis, elle marchait sans poser le talon. Elle sautait parfois, comme à la corde, pour égaler l'allure de Schelfaut aux jambes longues :

« Qu'il va vite ! »

mais elle le dépassait, et son jupon frais faisait un bruit de feuilles.

Des filles de fabrique rencontrées, dirent :

« Bonsoir, Monsieur Bertrand ; bonsoir, Suzanne, » d'un seul souffle, les accouplant, puis :

« Bonsoir, Schelfaut. »

Ils longèrent la clôture de gare construite en lame de scie avec de vieilles traverses appointées. En face de la constellation des signaux verts, rouges et blancs, Schelfaut habitait seul une maisonnette à un étage, en bord de plaine.

Dans la pièce où il cherchait une lampe, les yeux d'un chat reculaient. A la lumière, la bête rasa le mur, y promenant la silhouette de sa queue dressée derrière son échine arquée.

Schelfaut lui donnait chasse :

“Encore ici ! Casse-pots ! ”

Les griffes du chat grincèrent sur le carreau et il s'enfuit à larges bonds.

La lampe portait au mur l'ombre d'amphores posées au sol. Des pièces de forme plus cherchée tenaient sur deux étagères en bois blanc. Schelfaut dérangea de l'outillage de céramiste, des faïences inachevées et mit en lumière une potiche décorée de reliefs sous émaux bleu et noir gradués du lavis pâle aux teintes majuscules : une route à peupliers, vue de face abordait au premier plan où un chemineau semblait vouloir, marchant hors du décor, entrer dans la vie. Le loqueteux à besace énorme bossuée de durs croûtons, pointait sur son cou maigre sa tête sauvage au nez camus. L'avance de l'entêté dont les yeux intrépides regardaient l'invisible, donnait le désir de faire place. Loin derrière ce farouche, des hommes aux échines bombées sous le hérissement des pioches et des pelles, marchaient vers la servitude des machines dont le fouillis gigantesque fermait le tableau.

Suzanne retrouvait la vie :

“ On dirait de vrais gens. ”

Bertrand s'étonnait de ne voir aucun triomphe sur le visage de Schelfaut, car il sentait que lui, ouvrier de cela, eût haussé le front et ri des yeux. Les lèvres amincies, il trouvait les défauts de cuisson : des craquelures, des pustules aux couches épaisses d'émail.

Schelfaut l'expliquait :

“ C'est faute à mon feu, les émaux sont aussi bons qu'à la fabrique ; et là-bas ils ne craquent pas. ”

Il leur montra un moufle à cheminée carrée, construit par lui ; ses outils de maçon emplissaient une auge à plâtre : des briques superflues brisaient un angle de la cour.

Il se méfia de Suzanne :

“ Tiens ta langue.

Elle dit les soupçons :

— C'est pas nouveau. On sait bien que vous travaillez chez vous avec les matières du patron.

Bertrand voulait l'inquiétude de Schelfaut :

— Gare la porte,

mais n'obtint que son raisonnement tranquille :

— Plus tard il m'y met, plus tard je lui prend des clients. ”

Sur un trépied fait de branches en grume, une potiche chinoise bombait ses flancs cloisonnés où des fils d'or résillaient l'émail noir fleuri de roses graves.

Schelfaut y posa ses mains pieuses :

“ Ça, je le regarde longtemps. Ca m'apprend la patience. Vois-tu, compagnon, moi j'aime la couleur comme si j'étais sourd.”

Il montra ses dessins. Suzanne feuilletant trop vite, demandait :

“ Vous avez vu ? ”

Bertrand cachait son irritation de ce plaisir im-

patient trouvé hors de lui. Il l'arrêta sur un croquis de corbeaux travaillant de leur bec redoutable une plaine de blé en herbe. D'un pieu court et tors pendait un corbeau étranglé dont les plumes détachées tournaient gracieuses, dans le vent, sur les oiseaux qui cherchaient leur vie. Au loin des corbeaux attirés.

" Ça fera beau en deux couleurs, dit le Flamand.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire ce que j'ai vu. Rien d'autre. Tiens, ça, pour moi envoyer à un journal socialiste belge. "

S. M. Léopold II, à genoux, un sourire sans fierté sur sa face à barbe blanche, la couronne posée de côté, taquinait de l'index de son sceptre d'ivoire un tout petit chat boulé au fond d'un grand fauteuil.

Schelfaut griffa sa barbe brune :

" Si tout le monde aimait bien vivre comme ce vieil homme-roi, qui trouverait son pain tout cuit ?

Avec le roi et le curé, c'est toujours du même sur la terre. Mon père Schelfaut, le vieux potier, fait le pot pour Léopold le vieux roi. Et le roi, qu'est-ce qu'il fait pour le potier ? La garde civique ! Feu ! "

Son pas brusque talonna l'escalier de bois et on l'entendit marcher dans la pièce au-dessus.

Suzanne devinait l'humiliation de Bertrand, rêveur devant le travail de Schelfaut.

“ Pour toi lire, ” dit le Flamand revenu. Un Bakounine relié en rouge, le manifeste de Karl Marx, des brochures rouges.

Bertrand opposait du dégoût :

“ Ça pue la pipe.

— Ça c'est rien. Emporte tout de même.

Suzanne les prit :

— Maintenant, bonsoir, Schelfaut. Je n'ai pas de clef. On veille pour moi. ”

Sitôt dehors, elle entraîna Bertrand, courut trop vite, les livres tombèrent. Ils n'en finissaient plus de les ramasser, leurs mains froides se rencontrant sur le sol tâtonné.

Emue et fière de le sentir, découragé, s'attiédir à elle, elle lui redonnait vie d'espoir par sa foi rieuse :

“ Si vous vouliez, vous feriez bien mieux. ”

La sonnerie de dix heures détruisit le silence vaste de la campagne.

Madeleine attendait, la lampe en veilleuse. Sa voix enrouée de sommeil chassa le chien qui flairait sous la porte :

“ Il est temps que vous veniez ! ”

Mais voyant Bertrand, elle toussa pour éclaircir son timbre et lui souhaita le bonsoir de cette façon empressée dont elle parlait aux hommes.

A “ pieds de bas ”, elle partit, la marche muette. Suzanne aussi se déchaussa, prestement, sa jupe vite retombée sur les petits pieds vêtus de laine noire. Bertrand les cherchait de la pointe de ses

souliers ; elle les reculait et près de choir lui mit les mains aux épaules ; il en profita, elle dut le supplier :

“ Maman va entendre. Laissez-moi. ”

Ils avaient peine à se séparer. Parcourue de frissons naissant de ses pieds posés sur le parquet frais, elle se blottissait contre lui qui, de la croire enfin docile, tremblait de désir.

Des choses qui leur ôtaient le souffle se passaient dans leur esprit :

“ Allez-vous-en ! ”

Dans le cadre de la porte qu'elle ouvrit, le splendide décor d'étoiles apparut, angoissant, par-dessus la silhouette des petites maisons. Mais elle dut refermer. Un pas raclait les grès de la rue. Elle éteignit la lampe :

“ On en ferait des contes, de vous savoir ici. ”

Ce devait être un homme très fatigué ou ivre ; ils écoutaient tomber ses talons.

Invisibles l'un à l'autre, ils se meurtrissaient les mains. Soudain il prit sa bouche à pleines lèvres et râla de plaisir, désaltéré. Ils heurtèrent la machine à coudre. Le pas de l'homme traîna devant la porte, passa. Ils tombèrent. Une tête frappa le carreau. Dans l'ombre pleine de soupirs violents, la lutte durait, dura jusqu'à un gémissement raccourci par la main du mâle, mordue.

Leurs respirations s'égalisèrent. Ils demeuraient étendus sur le parquet dont le froid les atteignait maintenant.

Par la vitre au-dessus de la porte, ils voyaient les étoiles plus larges du printemps répandre leur gloire dans la nuit silencieuse.

* * *

Le lendemain, il la vit passer, les yeux bas et les épaules voûtées, marchant en aveugle comme si rien ne lui était rien.

Troublé dans son triomphe, les sens assurés mais l'esprit étonné, encore il fut lent à l'aborder le soir sur le pas de sa porte qu'elle descendit :

“ Allons promener. ”

Ses yeux gris pâlissaient par la rougeur du visage. Il la regardait de coin sous chaque réverbère, n'osant plus rien. Elle lui sut gré de se sentir redoutée, releva sa jolie tête penchée depuis le matin et demanda :

“ Nous sommes fâchés ?

— Moi, non. Mais vous ?

— Ça ! ”

Il ne savait si oui ou non, mais leurs mains se trouvèrent, s'étreignirent et ils éprouvèrent le désir d'être seuls.

Le beau temps retenait les gens aux portes. Sur chaque seuil, une femme accroupie dans sa jupe faisait un tas noir.

Le réverbère de l'église éclaira le curé Fagot : un grand étriqué à poitrine creuse ; son chapeau déformé par les saluts aux notables ombrait son nez charnu.

Suzanne le jugeait :

“ Un pas grand'chose. ”

Ils s'assirent au carrefour de la route de Fenain, sur un vieux tronc d'arbre au bord du fossé où plouffaient des grenouilles. Dans la plaine, le vent tintait, semblant toucher des harpes et tourmentait les feuilles plaintives des arbres impassibles sous leur écorce antique.

Les talons de Bertrand creusaient la terre. Il claquait des dents.

Les étoiles trop regardées habitaient leurs yeux éblouis. Un nuage les ravit.

La fille ardente prit la main du vainqueur et l'embrassant, dit :

“ Pour toujours.”

Car son amour voulait l'Eternité.

La pluie tomba. Lents à soulever leur corps las, ils s'abritèrent sous un hangar où ils ne s'entendaient pas marcher sur la terre battue. Insensible hors son désir, elle ne prenait point garde aux pointes de herse agressives dans l'ombre ; mais lui les évitait et la guidait.

Impatiente, elle tendit sa bouche entr'ouverte et ils se jetèrent l'un sur l'autre avec une joie furieuse.

. . . .

Madeleine apprêtait les pièces à piquer de ses vestons de coutil. Sa crinière robuste luisait sous la lampe. L'inclinaison de la tête montrait, par le bâillement du col sur la nuque, de la peau très blanche de fille soignée.

Elle s'arrêta de faufiler pour demander à la mère :

« Il est passé neuf heures. Faut-il aller chercher Suzanne ? "

Sans animer son visage dont le mouvement semblait arrêté pour toujours, la vieille femme dit avec autorité :

« Ne vous occupez point d'elle.

— Moi, vous m'envoyez quière. "

Les gestes de la fille courroucée répandaient sur les murs l'ombre des étoffes. Elle appuya ses coudes sur la table et des deux mains se comprimant les joues, couprionna sa bouche épaisse.

Suzanne et Bertrand entrèrent, lui grandi d'un pouce ; elle, le regard lointain, ravi. Par une déchirure de l'abat-jour en papier, la lumière de la lampe lui arrivait vive en plein visage ; elle recula dans l'ombre la clarté de son sourire d'extase.

La vieille Vanheede les blâma :

« On jase dans notre pays "

mais se fit humble à Bertrand devenu rouge :

« Je ne vous dis point cela pour mal. "

Elle le craignait maintenant. Il la rassurait :

« Nous nous marierons, mais il me faut le temps de décider maman. Elle hésite. Suzanne et moi, nous n'y sommes pour rien. "

Pauvre vieille, elle y était pour tout. Humiliée, elle cachait sa main gauche sans alliance. Vaincue par le bonheur éclatant de sa fille, elle ne lui enseignait plus la méfiance de l'homme.

Suzanne, autrefois si sauvage que le toucher d'une main l'exaspérait, fille de race amoureuse, se donnait maintenant à vie perdue, avec la foi des femmes qui aiment ou des hommes qui meurent pour leur Dieu. Elle et Bertrand, devenus très farouches, rendaient les bonsoirs aux gens mais ne s'arrêtaient pas.

Les filles jalouses soufflaient du nez :

« Elle fait la fière ; pour ce noiraud. »

Assises à cropetons sur le pas des portes, les aïeules immobiles comme des pierres de tombes, emplissaient leur poitrine dépouillée des bonnes odeurs de la nuit de printemps.

Dans la rue aux réverbères distants, le bruit des langues signalait l'approche des femmes en promenade. Elles se taisaient à la rencontre des amoureux et parlaient d'eux, sitôt passés.

Ils s'isolèrent au fond du jardin des Vanheede, touffu de fleurs, et demeuraient perdus dans leur tendresse, infinie comme la nuit au-dessus de leur baiser.

Les plantes qu'ils brisaient en s'aimant leur faisaient un lit chaque jour plus large, adossé à la pierre tombale d'un Célestin Vanheede, mort le 16 mars 1872. R. I. P. On l'avait reprise au cimetière à l'expiration de la concession temporaire.

Le fin parfum des lis d'une pâleur astrale occupait l'air tenacement. Suzanne, à genoux, rompait à deux mains les tiges épaisses. La femme et les fleurs semblaient se battre :

“ Pour toi ! ”

Il les ramassait, étonné du contraste entre le parfum tendre et le toucher marmoréen de leurs calices glacés.

Etourdis de caresses, ils écoutaient, appuyés des reins à la haie résistante, les trompes de manœuvre sonner en plaine, parmi les feux de la gare, posés dans l'étendue nocturne, en poignée de joyaux sur du velours noir.

Les fours flamands en plein feu, d'un chantier de briques, indiquaient en lignes de braise, l'architecture de leur masse cubique.

Suzanne, du bout des doigts, cueillait des larmes. Bertrand s'irrita de ce chagrin mystérieux et fréquent.

Elle se raidissait pour n'y pas céder, mais un hoquet l'ébranla et elle se laissa aller, pleurant sa peine inconnue :

“ J'y peux rien. J'ai le cœur poché. Me faut braire. ”

Sa race devait compter des douleurs trop grandes pour la force de pleurer des ancêtres ; elle versait l'arriéré des larmes.

“ Elle est née triste ” disait la vieille Vanheede.

A ces moments, échappée à l'amour, Suzanne retrouvait la dévotion à sa mère :

“ Rentrons vite. Elle dit que je ne suis plus jamais avec elle, maintenant. ”

Déchu de sa royauté sur la fille, Bertrand souffrait dans son orgueil grandi par le mépris triom-

phal du chasseur pour la proie longtemps poursuivie.

Suzanne refusait de venir chez lui :

" Maman l'apprendrait. "

L'étreindre vêtue, dans l'ombre, ne lui suffisait plus. Un soir, dans la rue déserte, il l'enleva et courut vers sa porte. Aussi forte que lui, cependant, elle ne résista point et se fit légère à ses bras audacieux. Sur le seuil, elle glissa de sa poitrine épuisée.

Dans la maison vide — la blanchisseuse en commérage et son mari de nuit aux alandiers — le poêle à fers brûlait encore ; sa plaque rougie, éclairant la pièce sans lampe, marquait le plafond d'un halo rose L'émanation carbonique à travers la fonte dilatée coupait l'odeur molle de buanderie.

Bertrand heurta de son pied emporté le serpent fourbi de J.-B. Espérandieu, posé au bas de l'escalier.

Apeurée, Suzanne blottie dans la chambre, éteignit la lampe. Il la ralluma, les yeux gourmands de son clair visage ému où les lèvres tremblaient d'impatience.

Ils entendirent rentrer Mme Espérandieu.

" Et pour m'en aller. "

Il n'en avait cure. Travaillé par le souvenir du vice des filles de Paris, il se rassasiait.

Elle se voilait de ses beaux cheveux dénoués et n'osait un murmure qui la trahirait.

Le lendemain, à l'atelier, elle n'osait plus regarder personne en face.

*
* *

Jaloux de l'habileté ardente de Schelfaut et choqué par ses tonitruantes soûleries, Bertrand montrait du dégoût à ce caractère curieux où se résumait le contraste des deux vies de la vieille Flandre : la prière et le gueulement ; le mysticisme et la ribote.

Mais appelé irrésistiblement par son influence, il quittait sa décoration ordinaire ; la tête patricienne trop blonde ou le bouquet stylisé et trouvait une figure étrusque à deux couleurs ; une théorie de travailleurs noirs sur un ciel rouge, en retour de journée, l'outil à l'épaule.

Bertrand éprouvait l'étonnement de lui-même. Quel esprit s'était servi de ses mains ? Schelfaut complimentait : “ Bon ça ! Fallait venir le cuire à m'maison.

— On ne travaille bien qu'amoureux, ” dit Bertrand, reportant à Suzanne inspiratrice la reconnaissance niée au maître qui railla si longtemps ses bouquets d'iris :

“ Tu fais des images, Parisien. ”

Car du travail de Schelfaut dépourvu de la frénésie de voir beau, l'impression n'était pas d'image mais de vie.

Praticien à l'œil instruit, il tenait par grande expérience le don de juger exactement en posant

l'émail, la transformation de sa teinte par la cuisson. Il vivait en sympathie avec la flamme magicienne :

“ Parisien, le feu a des idées. ”

Il aimait le caprice des coups de fumée révélant sur les pièces manquées des lignes et des tons inimitables. Il dit un jour :

“ Le fumier aussi a des idées. ”

Bertrand l'insulta : “ Brute !

— Sot ! Quand j'étais petit, j'ai trouvé dans une vieille latrine un morceau de cruche irisé comme jamais tu n'y arriveras. Baisse ton nez, Parisien ! Le fumier et le feu en savent plus que nous. ”

M. Ténière entra. Tournant la potiche dans le plein jour, il fut content :

“ Belle pièce. Faites-en une réduction pour la grosse vente... Et vous, Monsieur Schelfaut ?

— Voilà.

Il terminait un coq de combat pour vaisselle murale ; un modèle classique des faïenceries du Nord, mais toujours de bon placement parmi les clients des estaminets où l'on “ battait les coqs ”.

“ Et là-dessous ?

— Ça, c'est rien. Vieux papier.”

M. Ténière fixa sur Schelfaut ses yeux bleus soudain foncés :

“ Je vous paye. Travaillez pour moi. Vous soignez un peu trop vos intérêts.

— C'est des mensonges que le curé vous raconte quand il dîne chez vous. ”

Le patron s'en alla, remuant la bouche, comme si l'indignation l'asphyxiait.

Bertrand conseilla la prudence :

“ Ça tournera mal. ”

Le Flamand chanta :

Van peere boom boom !

A la sortie, le jour d'automne éclairait encore la cour où le maître faïencier promenait sa fureur visible. La foule des ouvriers coulant hors des portes décrivait autour de lui un cercle à tenir vingt hommes. Une femme inattentive passant trop près, reprit la distance à petits pas rapides.

M. Ténière écoutait Schelfaut chanter sur la route au-dessus des têtes basses du troupeau d'hommes dont le piétinement s'entendait loin.

Un ouvrier attardé, surpris par l'isolement redoutable du patron, fit un tour immense, rasant les murs et sitôt passé la grille, se mit à courir.

Bertrand et Suzanne cachaient leurs caresses près de la route de Fenain.

Un champ de seigle jauni heurtait au vent ses pailles dures. La chanson de l'avoine, dentellée de sonorités plus nombreuses venait d'une moisson mûre.

Fatigués de s'aimer, ils rêvaient assis dans l'herbe fraîche ; elle se plaignit que le cœur lui tournait. Il la pressa de rentrer.

La vieille Vanheede et Madeleine patientaient sur leur couture. Suzanne délacée, élargit le

bâillement de son corsage. Une fatigue rapide creusait son visage. La voyant se dévêtir sans rougir devant Bertrand, la mère achevait de deviner. Les bras abattus, elle dit :

« Enceinte. »

Sa figure gardait son immobilité, mais sa voix changée donnait une note brisée. Tous, silencieux, s'épiaient avec des yeux agrandis. Suzanne relevant son front écrasé, courut à Bertrand et le prit à pleins bras.

La vieille femme parla doucement :

« Nous y passons toutes. C'est dans le sang. Je l'ai tant avertie. Elle ne cherchait personne. Il a fallu qu'il en vienne un pas comme les autres, avec des cheveux plus longs. Elle est perdue maintenant, ma petite... »

Des mèches grises descendaient de sa tête agitée. Ses yeux envahissaient sa figure.

Le dessin de tristesse de ses rides innombrables brusquement détruit ; effrayante par l'animation de son visage, elle avançait, les mains ouvertes.

Bertrand s'enfuit devant sa fureur.

Tourmenté de regret, de dépit et d'indécision, il veilla sur le bord de son lit. Il pénétrait dans sa conscience avec hésitation, comme dans une demeure longtemps abandonnée, tellement il venait, par l'amour joyeux, de vivre en dehors, les sens seuls occupés.

Il reconnut dans la rue le pas de Suzanne. Le sommeil perdu, elle rôdait devant sa porte. Il la

rejoignit et dans la pleine nuit qui masquait leurs visages, lui jura sa foi.

Ils se plaignaient, surpris par l'œuvre de leurs sens, n'ayant encore songé à cette conséquence de leur plaisir que pour se défendre d'y songer.

La pensée et le germe de l'enfant changeaient la sensibilité de leur amour. Il détesta qu'elle s'affolât moins sous les caresses.

La maternité insoucieuse de volupté superflue l'exaspérait, il gardait rancune à Suzanne de cesser d'être l'amie de plaisir.

La peau fraîche de la fille attristée demeurait aussi douce, sa poitrine aussi orgueilleuse, ses cheveux magnifiques ; cependant, il la voyait différente.

Il réfléchit que majoliqueuse, elle eût avorté, comme beaucoup d'autres, par le saturnisme des émaux plombeux, et lui proposa de demander à quitter le modelage dont l'humidité la fatiguait. Il lui apprendrait vite à bien tenir son pinceau. Elle refusa par crainte des moqueries dans l'atelier nouveau.

Madeleine, obligeante, indiqua l'adresse d'une avorteuse établie débitante à Fives. Suzanne se boucha les oreilles. Bertrand lui fit faire le voyage pour emplettes.

Il espérait, pendant le trajet, la convaincre, mais Mme Voghaërt, propriétaire de l'hôtel du Nord, s'assit dans le même compartiment. Elle parla des choses qu'elle allait acheter. Bertrand,

muet de rage, regardait sur la plaine désespérante, le labeur des moulins à vent.

A Lille, Suzanne ne voulut pas descendre devant la dame, crainte de lui révéler sa grossesse. Bertrand eut joie de cette honte.

Ils allèrent à pied sur le pavage dénivelé de la rude ville aussi boueux que celui des routes de campagne.

Comme ils passaient sous la porte de Tournai elle comprit et voulut revenir mais n'osa se libérer de force, intimidée par le regard des passants que sa rougeur étonnait. Elle se faisait traîner.

Dans une longue rue de maisons basses aux briques ombrées par la pluie des noirets d'usine, ils passèrent des estaminets en grand nombre, puis trouvèrent une devanture verte ornée de siphons disposés entre la vitre et le rideau soulevé. Une fille, dans la posture des servantes d'auberge, debout, les deux mains appuyées sur la table, se penchait vers un client assis.

Suzanne entraînant, ils dépassèrent la porte.

Bertrand la força de revenir :

“ Entrons. On boira. Ça n'engage à rien. ”

Devant la boutique elle releva sa jupe à deux mains et se mit à courir si vite que, honteux de la poursuivre, il ne la rattrapa qu'à la gare. Appuyée d'un coude sur la banquette de la salle d'attente, une main au cœur, elle haletait, les yeux clos.

Il la haïssait, pour sa sottise de protéger l'enfant ennemi.

Dans le train de retour, elle dit, à voix très douce : « J'aurai un p'tiot. »

Une tendresse grandissante l'envahissait pour quelque chose de mystérieux et d'attirant comme un monde nouveau. Déjà ses bras éprouvaient l'impatience de se tendre. Elle prit le visage de son amant entre ses mains dures et le regarda droit, longtemps. Il voyait son image mirée dans les prunelles dilatées par l'effort de penser. La sincérité sauvage de cette fille l'effrayait. Il ne trouvait rien à lui dire, surtout pas la vérité.

La mère accoutumée à tant de honte qu'elle croyait ne plus la sentir, prit l'habitude de se retirer devant celui qui dans son enfant redoublait sa honte.

Suzanne retenait Bertrand si tard qu'un soir, fatiguée elle dormit sur lui. Pour mieux penser à lui-même, il fit, à paupières closes, l'ombre dans son cerveau vide de rêves. Mais le poids de Suzanne engourdit ses jambes. Il choqua ses genoux agacés de crampes. Elle bâilla longuement et il s'étonna de lui découvrir deux canines trop chaussées par une excroissance de gencive. Il tint la lèvre soulevée sur ce défaut de denture. L'attouchement l'éveilla ; elle lui sourit. Il désirait son sourire plus large pour mieux voir les dents vicieuses mais, avertie par l'insistance de son regard sournois, elle rougit et de sa lèvre mordue masqua la tare. Il l'embrassa dans le cou, pris de répugnance pour sa bouche imparfaite.

La porte passée, il courut, heureux de mouvoir ses jambes libres de ce poids de femme.

*
* *

La méfiance de la mère augurant la trahison y accoutuma leur esprit. Ils y pensaient.

« Tu doutes de moi ? demanda Bertrand, un soir que Suzanne pleurait.

— Non !

Elle voulait ne pas douter de lui mais il espérait ses soupçons. N'osant briser sa confiance, il désirait voir sa confiance brisée.

Lassé des regards de la mère et des pleurs de la fille, il s'enferma chez lui, la lampe éteinte, devinant qu'elle viendrait voir sa fenêtre.

Le lendemain, à la sortie, elle le sépara de Schelfaut, résolument, montrant son droit sur lui :

« Je suis malheureuse. Elles font risée que je suis grosse. De me voir revenir seule, elles diraient que tu m'abandonnes. »

Ils furent effrayés d'avoir exprimé leur effrayante pensée. La tête penchée vers la route où elle semblait retrouver des traces redoutables, elle répétait :

« Où je vais ?... »

L'humidité de la terre du Nord glaçait le crépuscule angoissant. La nuit d'octobre tombait vite sur les champs dépouillés des moissons. Le vent ne tirait aucun bruit de la végétation basse des chicorées et des betteraves.

Les meules récentes, grandies par la terre nue, posaient leur relief devant le couchant rouge flammé à plein feu.

Un chasseur lointain battait la plaine où naissaient des brumes froides.

Suzanne voulut traverser le bourg au bras de Bertrand.

La vieille Vanheede, accroupie, cherchait dans le dernier tiroir d'une commode les layettes de ses bâtardes grandies. Suzanne l'aida. Se lever lui fut pénible.

La vieille parlait durement :

" La voilà dans un bel état. On en fait des contes dans le pays. Garde tes larmes, tu en auras besoin. "

De sa brassée de chiffons serrée très fort, des lanières de toile pendaient. Elle recommençait de s'irriter, ouvrant très grande pour des malédictions, sa bouche aux lèvres maigres.

Bertrand lui compta de l'argent, qui libérerait Suzanne du travail en fabrique. La vieille retrouva son immobilité épouvantable. Suzanne devenait d'une tristesse pareille.

Ses paupières trop largement ouvertes, laissaient voir le cercle entier des prunelles assombries où mouraient les astres anciens. La grossesse portée en pointe souleva le devant de sa jupe. Ses petits pieds découverts parurent plus grands. Honteuse elle ne sortait plus.

Bertrand, libre, fréquentait les estaminets avec

Schelfaut, ou l'hôtel du Nord. M. Enno, dehors, lui dit un soir :

" Vous avez conquis la fille la plus sauvage du canton. Le lieutenant de douane, votre patron, et beaucoup de jeunes gens l'entreprirent sans résultat. Quand partez-vous ?

— Je suis très bien ici. "

M. Enno claqua de la langue, exprimant un mécontentement, mais sans doute de lui-même, car d'une voix plus empressée, il commença de parler sentencieusement :

" Comprenons-nous, mon ami. La vérité est une purge ; elle n'est pas bonne à prendre mais il est quelquefois bon de l'avoir prise.

— Oui, oui, dit Bertrand, qui accéléra l'allure.

Ils firent route à marche oblique et se trouvèrent séparés par la chaussée sans s'être dit bonsoir.

Cette insulte sortit Bertrand de l'hésitation dont il maigrissait. Quelle prétention tenait cette fille sans gloire de le lier à son pays glacial où il venait de dormir un an, vivant à tâtons, aveuglé par l'ennui traître dont les mains molles lui bouchaient les yeux.

Artiste ambitieux et séducteur traqué, il haïssait le calme de ces plaines mornes dont le souffle funèbre tuait sa joie intérieure.

Dédaigneux des gens paisibles veillant au pas des portes, il prit le milieu de la route. Sa marche énervée révélait ses soucis. Il fuyait ce qu'il portait en lui-même et affamé de distance nulle part ne semblait arrivé.

Dans l'échoppe noire du forgeron mourait la braise. Deux compagnons aux poitrines vastes endossaient, leur journée finie, des vestes lourdes.

Bertrand parvint aux terres heureuses sous la sérénité de la première étoile. Une mousse d'imperceptibles murmures vivait sous le silence énorme : mort des bruits pris par le vent au delà de l'horizon d'étoiles, ou nés à trois pas dans l'herbe invisible.

Le carillon de l'église sonna neuf heures. Les coups de cloche parcouraient tout l'espace que pouvait leur force, sans un bruit qui leur fît obstacle.

De retour dans les rues guettées, Bertrand combinait comment fuir sans être vu de ce bourg où l'œil de tous voyait tout.

Suzanne qui veillait dans la maison sans lumière reconnut son pas et ouvrit. L'attitude de Bertrand surpris avertit la jeune fille de ses pensées redoutables. Elle appréhendait bien des choses depuis longtemps, mais pour la première fois, il osait, de ses yeux, les lui dire. Elle se mit à pleurer :

« Pauvre moi. »

Irrité, il l'attirait pour lui dérober sa figure. Fine, elle pressentait à cette tendresse rusée ce qu'il méditait d'horrible. Cependant, avide de croire, elle se laissait devenir heureuse sous les caresses fausses.

* * *

La haine recuite, épaissie, entre Schelfaut et M. Ténière, le Flamand arrangea pour novembre

son départ sans congé. Il montait à Leuze une petite faïencerie d'art et embauchait Bertrand. Une voiture de fraudeur conduirait la nuit leur bagage en Belgique.

Le samedi de paie, jour de leur fuite, ils quittèrent comme de coutume, le travail de compagnie.

Des tombereaux de betteraves sortaient des terres gluantes couvertes de fanes souillées. Les cahots de la marche précipitaient sur la route les lourdes racines, blanches pour les sucreries, roses pour les distilleries.

Les arracheuses aux doigts gelés de travailler dans la terre froide, les ramassaient d'une main et tenaient l'autre au chaud sous leur corsage épais.

Derrière le charroi mené par les grands chevaux aux croupes musclées, un gamin de ferme touchait un bœuf blanc aux yeux noirs abrités de cils blonds.

Schelfaut épuisa la chopine de genièvre dont il se faisait fête depuis midi. Arrêté au milieu de la foule à gros souliers, contente du travail fini, il serra les mains de Bertrand, les lui remontant par grandes secousses jusqu'aux épaules. De sa barbe brune, balancée aux oscillations d'allégresse de sa mauvaise tête, il lui émouchait le visage.

Les ouvriers amusés demandaient :

« Eh bien ! Qué nouvelles ? »

Au carrefour devant l'église, les gens s'appelaient pour faire route ensemble. Un mouleur

d'assiettes relevait pour prendre souffle son épaule inclinée par la besace et cherchait à cri un camarade :

" Ouch que t'es ?

— Ici, indiqua Schelfaut.

— Et d'û ?

— 'Çi !

L'homme approcha.

— Demain tu diras au patron que je l'embrenne.

La mâchoire de l'ouvrier stupéfié pendit; genoux serrés, il parut transi.

— Tu me regardes comme une vache regarde un train. Pas compris ?... Tu lui diras que je l'embrenne. "

L'homme remonta sa mâchoire et dégelé s'enfuit, la besace bondissante, les fers de chaussures frappant en marteaux.

" Tais-teu, mécréant ! cria un catholique. On t'rognera t'langue. "

Le traînement d'un sabre imitait le bruit de gamelles dans un panier d'ouvrière pressée. Le brigadier Pujol, natif de Bayonne, doublé par un gendarme aux yeux bleus montra sa figure sévère, attaquée par le vent des chevauchées. Le drap d'uniforme et les bottes luisantes impressionnaient parmi les nippes décolorées des faïenciers aux souliers sans cirage.

Le brigadier toucha l'épaule de Schelfaut :

" Au poste ! "

Sur la poitrine militaire, gonflée de vaillance, la distance augmentait entre les boutons de tunique.

Les derniers ouvriers s'arrêtaient, appelant les éloignés : " Vèns vir ! " qui revenaient en courant des routes du carrefour.

Schelfaut se dégagea. Le brigadier fronça ses gros sourcils sur ses yeux mécontents et empoigna étoffe et chair.

Le Flamand consentit :

" C'est bon, je vais avec, mais què nouvelles donc ? "

Bertrand suivit. Derrière eux grandissait le bruit des gros souliers et des cris. Sous le drapeau de la gendarmerie, le brigadier apostropha la foule :

" Allez-vous-en chez vous. "

Les gens firent cercle à distance de sa gesticulation autoritaire.

La voûte de l'entrée cochère s'éclairait un peu par la réverbération de la cour blanche sous la nuit jeune.

Dans le bureau du brigadier, M. Ténière adossé au râtelier de mousquetons, distinguait Bertrand :

" Votre place n'est pas ici. "

Le brigadier visa Schelfaut de son index court :

" Videz vos poches. "

Le Flamand s'enfermait entre ses coudes. Son habit, trop soigneusement serré, bombait sur le téton gauche. Sommé à nouveau, il sortit par gestes interminables un trousseau de clefs, un mouchoir blanc et rouge, un paquet de tabac belge.

M. Ténière souriait de haine. Schelfaut ricana, rempocha son tabac et ses clefs et produit insolemment la boîte de tôle qui gonflait sa veste.

Le patron estimait :

“ Voilà six francs d'émail. Il doit m'en avoir volé des centaines de francs depuis qu'il est chez moi.

— C'est pas volé, ça. Tout pour le travail, le travail à m'mode.

— On perquisitionnera.

— A m'maison, toi ! Jamais ! Tiens, t'sale marchandise. ”

Il frappa de la boîte raflée le front du patron.

M. Ténière, la face couverte à deux mains, s'appuyait aux mousquetons qui dégringolaient sur le plancher sablé.

Le gendarme menotta Schelfaut pendant que le brigadier lui renversait la tête, à telle force que la pomme d'Adam saillait sous la peau tendue.

Enchaîné, le Flamand se dressa, frappant des talons ; la poigne du brigadier l'écroula sur la chaise qui cassa. Le gendarme, garé des ruades, tirait à bras long les barreaux épars.

M. Ténière tamponnait au mouchoir sa figure ensanglantée. Il voulait la sympathie de Bertrand :

“ Mais qu'est-ce que vous dites de ça ? ”

Il ne disait rien ; sous ses lèvres pâlies ses dents légèrement se choquaient.

Les deux gendarmes appuyaient à la muraille Schelfaut épuisé. Sa veste arrachée découvrait son épaule brune ; il penchait bas son front en sueur.

ses longs cheveux précipités devant sa figure balançaient, mus par son haleine courte.

“ Où y a-t-il de l'eau ? ” demandait M. Ténière.

Schelfaut allongea vers lui son cou maigre :

“ Calotin ! Tu m'as bien guetté ! Mon tour viendra. Je verrai ton sang par terre. Profiteux ! ”

Il mêlait du flamand dont on ressentait l'injure sans la comprendre.

“ Taisez-vous ! commanda durement le brigadier. Vous venez en France faire de l'anarchie, voler, frapper. Tenez-vous tranquille, nom de Dieu ! ou je vous attache les pieds. ”

Le gendarme replaçait les mousquetons. L'impuissance apaisait Schelfaut. Il découvrait les ornements des murs. Un sac à papier, au crochet, amusait ses regards désespérés.

Il siffla Bertrand, lui montra du menton la carte départementale résillée de grandes routes vers la Belgique :

“ Compagnon, c'est pas de chance ! ”

Le gendarme l'assit sur la plus mauvaise chaise où il tint peu de place, les jambes rentrées. A voix douce, le prisonnier priait Bertrand :

“ Mon travail, à m' maison, sauve-le, compagnon, m' n' ami. ”

La foule bavarde frôlait la grande porte. Le brigadier congédia Bertrand par la cour.

Dans l'écurie des gendarmes, les chevaux balançaient les bat-flanc dont la suspension grinçait fer sur fer.

Bertrand jouit de l'ivresse de courir ; il l'eût ressentie moins vive sans la pensée de Schelfa· enchaîné. Mais le rappel de la fuite manquée .e rendit à ses propres soucis. Calmé, il rentra dans le bourg.

L'arête des deux dernières maisons, en fin de rue, découpait sur la plaine un gouffre de nuit où clignaient des astres. La vague clarté de l'espace avançait entre les façades sans atteindre les paysans et gens de fabrique serrés en pleine ombre devant la gendarmerie. Le fond de lumière d'un réverbère donnait le profil de la foule. Une voix de femme précipitait un récit coupé d'imprécations contre Schelfaut.

Le rude bruit des souliers à clous sur le pavé sec précéda vers Bertrand la marche de deux hommes qui reprenaient leur route. L'ayant reconnu, ils l'admirèrent :

« Vous êtes bien subtil, pour vous être ensauvé », et lui proposèrent de le mener en Belgique par les chemins de fraude. Ils n'admettaient pas ses répliques d'innocence.

« Les gendarmes vous ont emmenés ensemble, vous deux le Belge. Pourquoi restez-vous ici caché ? Suzanne Vanheede pleure devant la gendarmerie. »

Il les quitta brusquement, l'esprit fouetté par l'occasion.

Dans le bourg, au seuil bien éclairé des estaminets, les débitantes se penchaient, avançant le buste dans la rue et criant l'une vers l'autre :

« Qué nouvelles ? »

Sauf elles et les notables, tous les habitants bavardaient devant la gendarmerie.

Croquecelle, surgi de l'ombre épaisse au pied de l'église poursuivit Bertrand en faisant un grand bruit de sabots et d'injures. Le Parisien le corrompit :

« Cent sous pour porter ma malle à la gare en passant par les ruelles. »

Une grimace de joie rapetissa les yeux sans cils du vieillard sordide.

Dans la maison vide des Espérandieu, la malle descendue trop vite battait à chaque marche un coup de tambour. Croquecelle, heurté, se massa la cuisse gauche, d'un geste lent qu'il recommençait toujours.

« Encore quarante sous » promit Bertrand.

La porte fermée, il mit sa grosse clef dans le jour laissé par la courbe de la dalle usée.

Après deux cents mètres à pas rapides, Bertrand changea de poignée. Sa fatigue changea de bras. L'impatience d'arriver multipliait ce poids qui l'empêchait d'avancer. Il courait, couvrant le plus possible de chemin pendant la durée de force de sa main crispée.

Agacé par ces différences d'allure, Croquecelle, des lambeaux d'injures aux dents, s'accroupit, mit le fardeau sur ses genoux, de là sur ses épaules et s'en alla, d'une belle allure de bête robuste, par le plus court : la grand'rue. Impuissant à changer sa

guise d'âne têtu, Bertrand fuit par le Pétrage, la ruelle des contrebandiers, et attendit à la gare. Le vieux corps tassé sous la charge parut lentement au bout de la place.

La malle tombée sur la bascule, Croquecelle se releva tout suant, sa face durcie de mauvaise volonté, et tendit la main :

« Dix francs où je vous dénonce. »

Payé, il s'en alla boire à l'estaminet « Au Retour des Français. »

L'employé à grand faux-col qui fréquentait Madeleine renseigna Bertrand :

« Paris ?... Dans une heure. »

Devinant l'aventure, il s'offrit complice, fit asseoir l'évadé derrière le casier aux billets :

« Elle ne viendra jamais vous chercher là ! » et se remit au maniement de l'appareil Morse.

A huit heures et demie, une courte fille à peau blanche passa la tête au guichet ; elle aimait rire au jeune fonctionnaire de qui le linge affolait les ouvrières de fabrique. Elle vit le Parisien, se sauva.

Il demanda de nouveau l'heure du train : 9 h. 12. Il était 8 h. 45. Sur l'émail du cadran à réflecteur, l'aiguille se déplaçait par intervalles insensibles projetés sur l'esprit de Bertrand en éternités d'angoisse.

Blotti à un endroit sombre du quai, il implorait l'heure impassible comme la face de Dieu.

Dans la nuit grandit le bruit inquiétant de pas nombreux. L'employé sorti revint informé :

“ Rémy Choin mène une bande à la maison de Schelfaut. Le curé se venge. ”

Des hommes sortis des estaminets rejoignaient la meute. Le piétinement de sa course se fit brusquement silencieux dans le chemin de terre, comme si elle tombait dans un trou. Mais bientôt la porte attaquée appela par plaintes sonores.

Bertrand ne savait s'il entendait ou s'il croyait entendre briser les faïences. Son attention exaspérée inventait le bruit redouté.

“ Mon travail à m'maison. Sauve-le, compagnon, m' n'ami. ”

Cette émotion distrayait son impatience.

Le train sifflait son approche, puis le vacarme des roues freinées grandit et retomba. Les appels de service en langage de gare accompagnèrent le claquement des portières fermées à la volée :

“ ...y ...eurs ... trom ... trom... ture s'plaît. Terminé en queue. ”

Bertrand se fit petit dans la dernière voiture arrêtée hors de la zone éclairée du quai. Ses angoisses se totalisaient à cet instant de réalisation. Il tremblait en guettant les secondes. La peur de voir Suzanne le torturait tant qu'il souhaitait qu'elle fût venue et que ce fût fini d'avoir peur. Il la vit : la déformation de sa grossesse avancée bien apparente sous le réflecteur du cadran. Appuyée au mur, elle y grattait ses ongles. Elle regardait partout. Le démarrage l'approchait d'elle; il rentrait la tête, avide de voir ce qu'elle allait

faire, terrifié d'être vu. Elle le fixa et il ne put plus bouger. Il passa devant elle à l'allure rapidement augmentée du train parti.

Elle ôta ses mains du mur et les tendit vers lui. Elle tremblait tellement qu'il semblait que la lumière dansait sur elle et elle était blême comme la foudre.

CONTES ÉCRIT DANS LE NORD

UN BRAVE HOMME

Il y avait, dans ce bourg de la frontière belge, un forçat gracié, très sage, de cette sagesse des petites filles de parents sévères qui restent assises très longtemps et, vivant dans l'effroi, ne font rien qu'en demandant la permission.

On le reconnaissait de loin à sa démarche tranquille ; c'était l'homme du bourg qui marchait le plus lentement, enfoui dans son tricot de laine aux poches déformées par l'habitude d'y mettre profondément les mains. Plus grand'chose ne l'intéressait et il aimait ses souvenirs ; cela se voyait à sa figure aussi tranquille que sa démarche ; la figure travaillée d'un homme qui a eu la vie dure; ses yeux clairs et tristes regardaient par-dessus les gens, même quand il leur parlait, ce qui était rare. Il gagnait sa vie chez un fondeur où il avait travaillé dans sa jeunesse, avant d'être envoyé pour vingt ans à Cayenne. On le reprit parce que le pays ne lui en voulait pas d'avoir été forçat et chacun convenait que c'était un brave homme. Il ne racontait pas volontiers son histoire, car il craignait les gros auditoires et d'attirer l'attention sur lui. Sa crainte des gendarmes était

grande, mais sans haine, et l'on voyait bien, quoiqu'il n'en dît jamais rien, qu'il haïssait les douaniers.

Chaque dimanche il venait boire une chope au même estaminet peu fréquenté, chez la veuve Triquet qui tenait un petit débit où ne consommaient pas les ouvriers parce qu'elle leur défendait de cracher par terre. Le vieux forçat se régalait, non pas tant de la bière, qui était aussi mauvaise qu'ailleurs, mais parce qu'il la buvait comme il n'avait pas bu pendant vingt années : assis à sa façon, maître de ses gestes et de son temps.

Un dimanche qu'il était ainsi attablé, un voyageur de commerce à la table voisine demanda tout bas à la cabaretière qui était ce vieil homme silencieux. Elle répondit :

“ C'est Lecocq. ”

Cela n'apprenant rien à l'autre, elle haussa le ton, par cette habitude des gens simples qui croient que le sens des paroles augmente avec leur bruit :

“ Lecocq, l'ancien forçat ”... et certifia en voyant l'autre reculer sa chaise :

“ C'est un brave homme. ”

Lecocq se leva, ôta sa toque de poil et dit doucement :

“ Oui, monsieur, je suis un brave homme. ”

Le voyageur fronça les sourcils et le regarda sans bienveillance.

Il répéta :

“ Je suis un brave homme, monsieur. C'est la balle de Coutiches qui a tout fait.

— Ah ?..

— Oui, monsieur... Mon frère et moi, nous étions les deux plus habiles fraudeurs du pays et nous n'avions jamais voulu de mal à personne. Notre père aussi avait été fraudeur et notre grand-père. On nous apprit le métier très jeunes. Voilà qu'il vint à la capitainerie de nouveaux douaniers à qui les anciens dirent qu'on ne pourrait jamais nous prendre. Il paraît que cela les fit rire et, un matin, sur une route du bois de Coutiches, ils tirèrent sur nous, à deux cents mètres, un coup de fusil qui fit saigner mon frère à la jambe. Il s'assit sur nos ballots et je courus au fossé qui fumait. Me voyant venir, les deux douaniers qui étaient là cachés s'enfuirent se vanter d'avoir fait poser leur ballot aux Lecocq.

Je revins chez nous avec les deux charges et mon frère qui s'appuyait sur moi.

Après boire une chope et sa blessure pansée, la colère nous prit. Du bord d'un trou, à deux cents mètres, tirer sur nous qui n'avions jamais fait de mal à personne !

J'allai à la capitainerie. On n'y voyait qu'un petit jeune homme, nouveau dans le pays, écrire derrière la grille d'une fenêtre. Je frappai dans la porte, à coups de poing d'abord, puis à coups de pied. Revenu au milieu de la rue, je me souviens que je sentis le pavé bien sec sous mes souliers et

que je réfléchis que ce serait très bon pour se battre. Le petit jeune homme qui n'écrivait plus, me regardait, comme font les enfants qui ont peur mais qui veulent voir. Je criai :

" Sortez donc de là-dedans ! Je n'ai pas de fusil ; je ne suis pas dans un trou ! Sortez donc un peu ceux qui ont tiré sur nous ! "

Je demandai des pierres aux voisins qui étaient tous sur leurs portes. Chez nous, il y avait toujours un sac de café que nous vendions au détail. Quand c'était un pauvre, il en prenait une poignée, une femme, on lui mesurait la poignée nous-mêmes, à cause de sa main plus petite.

Les voisins me donnèrent les cailloux de leurs jardins et je les lançai dans les vitres. Personne ne vint ; alors je m'en allai et les gens sur mon passage disaient : " C'est bien ça ! Lecocq ! "

Ça m'apaisait un peu, mais j'aurais tout de même bien voulu me battre. Mon frère me dit : " Bon ça ! Attends que je sois guéri ! "

L'après-midi, le petit d'un fraudeur arrive en courant : les gendarmes venaient m'arrêter. Je prends du pain et je m'en vais par les jardins en sautant toutes les haies mieux que leurs chevaux qui me chassèrent jusqu'à la nuit. Pendant qu'ils campaient sur la frontière, je reviens chez nous et j'emporte mon frère en Belgique. En partant, c'était mal commode mais, après une demi-heure, comme il ne remuait plus, ça alla tout seul.

Au retour de me poursuivre, les gendarmes

vinrent aussi pour l'arrêter, voulant au moins en avoir un. On fouilla toutes les maisons et dans toutes les maisons, on disait : “ Les coquiaux ils ont des ailes;... les coquiaux ils ont du bec... ”

Peut-être, voyez-vous, si les gens d'ici avaient tenu leurs langues, au lieu d'exciter les gendarmes, je n'aurais pas fait vingt ans de bagne.

Et nous deux, quand nous avons vu que la douane nous voulait, morts ou vifs, nous aurions dû aller nous embarquer à Anvers pour l'Amérique.

Les gendarmes belges avaient l'ordre de nous arrêter. Pendant trois semaines, le temps de guérir mon frère, il a fallu vivre dans une meule de foin où, plus nous restions, plus le trou que nous agrandissions nous paraissait petit, et nous avions peur, en l'agrandissant, que tout s'écroule.

Chaque deux jours, le fermier ami nous apportait à manger et emportait le foin.

Mon frère guéri, on recommença de passer des ballots entre Tournai et Douai. Nous dormions dans les bois.

Une nuit, il faisait aussi tranquille qu'au cimetière ; on n'entendait rien que l'herbe et les branches. Mon frère se lève et dit :

“ On a marché. ”

C'était vrai, on marchait. Il crie : “ Qui va là ?

Alors dans les arbres, tout près :

— Tire pas, Lecocq. C'est Vanderbecq !

— Qué nouvelles ?

— Je viens quère du travail. Rien à faire depuis une semaine.

Il avait déjà passé des charges pour nous.

— Bon ça ! On te donnera un ballot. Fais-toi voir. "

Et voilà des coups de fusil qui partent. Je tombe. Mon frère me prend, mais la douane et les gendarmes étaient autour de nous. Il me laissa pour s'occuper d'eux. Cela dura longtemps. Quand on m'emporta, il y avait deux douaniers et un gendarme à porter aussi.

Tous les autres juraient en parlant de mon frère qu'ils ne tenaient pas. On soigna ma jambe cassée à l'hôpital de Lille.

J'en sortis pour aller au tribunal. Le petit jeune homme qui écrivait à la fenêtre de la capitainerie, le matin où j'y brisai des vitres, témoigna. Il était très rouge et me regardait avec insolence. Je ne lui voulais pas de mal, moi, à ce petit.

Des douaniers et des gendarmes vinrent dire que la nuit de l'embûche nous avions tiré les premiers ; que mon frère avait tué un des leurs et blessé deux autres ; après, il n'avait plus blessé personne, mais tué cinq douaniers, deux gendarmes et le nommé Vanderbecq, de Flines.

Puis un douanier raconta comment il tua mon frère ; lorsqu'il passait la tête par le trou d'une tuile ôtée du toit de la maison cernée, cet homme lui mit sa balle dans le front.

Après on parla, on parla ; un avocat noir et un

juge rouge. Et tout le monde immobile. Rien que ces grandes robes qui bougeaient et moi, entre deux gendarmes qui me tordaient les bras pour m'empêcher d'aller à ce douanier qui avait tué mon frère.

On me dit que j'avais vingt ans de travaux forcés à faire et je les ai faits. Vous voyez bien, monsieur, que je suis un brave homme.

— Vous n'y étiez pour rien, dit le voyageur, c'était votre frère.

— Mon frère aussi, c'était un brave homme. "

Il se remit à boire sa chope qu'il serrait très fort. Et on sentait qu'il avait envie de se battre, ce vieux.

FOLLETTE

Quand Mirza, la chienne noire, mit bas cinq petits, Mme Courtecuisse, la cabaretière d'Auby, réfléchit à quels clients, les meilleurs buveurs, elle les donnerait, affligeant sa petite Lydie qui voulait tous les garder. Alignés sur un banc, elle leur faisait la classe, imitait les tics de la maîtresse d'école. Ses mouvements appelaient leur jeune folie de courir, mais la crainte du vide les retenait de sauter. Ils gémissaient en se démenant et fixaient sur elle leurs yeux graves, bruns piqués d'or.

Elle annonçait des punitions terribles contre tout ce tumulte, mais embrassait à chaque minute des museaux mouillés. En quatre jours, quatre furent donnés ; Lydie pleura quatre fois et chaque fois plus fort. Aimant les cinq petits chiens avec toute sa force d'amour, elle en avait moins à aimer à mesure qu'ils partaient, mais sans pour cela aimer moins ; de sorte, qu'elle chérissait davantage ceux qui restaient, leur donnant la part des disparus. L'idée qu'on lui enlèverait le dernier, l'héritier de la tendresse de tous, la rendait pâle.

Sa mère, assujettie au comptoir, la surveillait

peu. La petite qui avait éprouvé les farces stupides des ivrognes, fuyait le tour des tables, aimait les coins où jouer seule ; aussi son angoisse était ignorée. Il lui restait une chienne dont personne ne voulait ; ce dédain envers la bête prolongeait le bonheur de l'enfant qui lui faisait une vie de caresses.

Jean-Baptiste Scoliège, de Coutiches, dit " Coucou ", vint un soir au cabaret, but un " grand genièvre " et en offrit un à Courtecuisse qui rentrait de son travail de charron.

Coucou, un homme de trente ans, maigre et souple, faisait le métier de passer, la nuit, du tabac belge entre Mouchain et Orchies. Après le " grand genièvre ", ils burent une pinte, puis il dit :

" A qui c'est ce quien qui aboie dans t'cour ?

— Il n'y a pas de quien qui aboie à c't heure, dit Courtecuisse.

— M'avait semblé.

— J'ai pas entendu. C'est peut-être Follette

— Qui ça Follette ?

— Une petite quienne qui m'embarrasse.

— Donne-la mi ! "

Ils burent encore une chope, puis Courtecuisse alla chercher Follette et la remit à Coucou qui partit.

Quand Lydie revint du catéchisme et commença, sitôt la porte ouverte, d'appeler : " Follette ! " son père lui dit : " Elle est partie, à c't heure. On l'a donnée. "

Lydie ne pleura pas ; elle alla s'asseoir près du poêle et se tut toute la soirée. Madame Courtecuisse était contente :

" Comme tu es sage, Lydie, à c't heure. En voilà une belle fille ! "

Lydie, toute menue, répondait :

" Oui, maman, " et joignait gentiment ses mains sur ses genoux qui tremblaient un peu. Cependant, il fallut la gronder pour lui faire manger la soupe et, sitôt soupé, elle eut froid, très froid. On la mit au lit. La boutique close et l'argent du tiroir compté, Courtecuisse et sa femme en montant se coucher, trouvèrent Lydie assise sur ses couvertures, les yeux étincelants. Tendant ses petits bras pâles, elle appelait, le souffle épuisé, comme si elle avait couru des heures : " Follette ! "

Elle mit trois semaines à guérir. Pendant ce temps, Courtecuisse cherchait Coucou pour lui reprendre la chienne, mais Coucou l'avait emmenée en Belgique où il aidait à quelque grosse entreprise de contrebande.

Courtecuisse éperdu se lamentait auprès de tous :

" Quelle affaire ! Mon Dieu ! Quelle affaire ! Ça, c'est quelque chose, savez-vous ! "

Et il buvait des chopes consolatrices. Lydie guérie fut sage comme jamais auparavant : elle aimait se souvenir.

Un matin, elle s'apprêtait pour l'école : un choc, comme un coup de boule à quilles, retentit dans

la porte de l'estaminet. Courtecuisse ouvrit et Follette entra, le poil fangeux, la langue longue, un fardeau sur le cou.

C'était sa course d'essai, avec une charge d'allumettes. Scoliège, pisté par la Douane, n'avait pu l'attendre au carrefour de Tournai. En un instant, le tablier neuf de Lydie s'emplit de la boue des plaines belges, comme si elle aussi eût fait la fraude. Elle frémissait de joie. Courtecuisse décida qu'elle n'irait pas à l'école et sa mère, la faisant pirouetter, lui secoua son tablier en criant :

“ Regarde comme t'es mise !

— C'est honteux ! Vilaine fille ! ”

Et Courtecuisse :

“ Si c'est permis de faire frauder de pauvres petites bêtes comme ça ! Qu'il vienne un peu, Coucou ; je lui parlerai, moi ! ”

Coucou vint, le jour même ; il lui demanda :

“ Qu'est-ce que tu prends ?

Coucou répondit :

— Il est ici, mon quien.

— C'est pas à ti, dit Courtecuisse, c'est à mi.

— Ti me l'as donné, c'est à mi ; et puis, il avait une charge.

— La charge, on l'a brûlée. On n'a pas envie de se faire avoir un procès.

— Ah ! c'est comme ça ! ”

Coucou se ruant dans les portes, surgit dans la cour. Il écarta Mirza d'un coup de botte, prit Follette et s'en alla en enjambant Lydie.

Courtecuisse trépignait derrière son comptoir. Il but un « grand genièvre » et sa femme dit :

« C'est bon. Qu'on ne le revoie plus, ce quien. Quand j'en aurai encore, je les noie tous. Voilà un client perdu. »

Lydie pleurait. Son père lui acheta une poupée, sa mère lui donna des « cliques » sur les joues. Puis l'enfant mangea, dormit et joua.

. . . .

Follette, bien dressée, prit goût au métier ; elle emplit la capitainerie de douane, de dossiers sur ses exploits et le nombre de coups de feu qui l'avaient manquée.

Jean-Baptiste Scoliège de Coutiches, dit « Coucou », n'aurait pas échangé la bête contre un ballot de point de Malines, rendu franc de droits, à domicile.

Un beau soir plein d'étoiles que Courtecuisse promenait Lydie sur la route de Belgique, des coups de revolver claquèrent.

Trois chiens silencieux, surgissant de l'ombre en arrière, parurent et disparurent, se ruant dans l'ombre en avant. Menant la course, une bête chargée qui filait comme une boule et vingt pas en arrière deux grands dogues maigres qu'on entendit souffler. Lydie avertie par sa tendresse cria : « Follette ! » Comme si Follette avait le temps !

La route traversait un passage à niveau dont on fermait les barrières ; le train sifflait proche ;

perdue, la fraudeuse !... La rusée, passant à reculons entre deux croisillons, tira sur son collier, chavirant sa charge qui resta là et sauta les rails étincelant au fanal de la locomotive borgne. Derrière elle, le train coupait en deux le premier chien, l'autre épouvanté se tapit. Les douaniers survenus le prirent en laisse et cherchèrent dans le sang le collier du mort.

“ Ils l'ont pas eue ”, disait Courtecuisse en revenant chez lui. Lydie, agitée dans ses bras, lui donnait dans la poitrine des coups de ses petits souliers et répétait : “ Ils l'ont pas eue ! ”

Cependant ils l'eurent :

Une nuit de mars qu'il avait beaucoup plu, les champs de Flandre n'étaient plus que de la fange où les semailles germaient puissamment dans l'ombre humide.

Scoliège exténué perdit sa route dans la grande plaine de boue que son effort semblait devoir soulever toute, chaque fois qu'il en retirait son pied nu. Renonçant, il enfouit sa charge dans une meule complice. A deux lieues de là, Follette égarée tomba dans un fossé, au bord d'un champ de glaise duveté de blé en herbe.

Ayant de nombreuses fois tenté l'assaut du talus et retombé au fond, elle en sortit enfin au jour, meurtrie, épuisée et chercha le gîte. Être hors la loi, mise à prix, de qui la méfiance faisait le salut, elle allait sans plus prendre garde à rien, rien.

Dans le bourg, des enfants de fraudeurs qui la

virent ainsi en péril la chassèrent vers le Muchet, le quartier sûr où elle aurait droit d'asile, où toutes les portes étroites des vieilles petites maisons sentant le tabac se seraient ouvertes pour elle et vite refermées. Ils la rabattaient sans cris ; l'un d'eux courait devant, guettant la douane. En ce moment de la journée, les hommes travaillaient tous. On ne rencontrait que des femmes venues au marché, leur panier en giberne et qui disaient : " Ma mè de Dieu ! " en voyant passer la pauvre bête. Vers l'école, un groupe de petites filles s'effraya ; Lydie en était.

Follette lui lécha les mains, voulut se coucher sous ses caresses, mais les petits fraudeurs la firent courir encore et les compagnes de Lydie essuyant les yeux de l'enfant du coin de leur tablier, l'empêchèrent de la suivre. Toutes portaient au bras un petit panier d'où sortait le col d'une bouteille. Leurs joues fraîches serrées dans le capuchon de laine brune débordé par les cheveux fous, elles regardaient de leurs grands yeux clairs courir les vilains garçons. Leur émotion s'apercevait au remuement de leurs gros souliers. Au milieu d'elles, un petit frère brun et méchant qui voulait aller et qu'elles retenaient de toutes leurs forces. Quand la chienne parvint au quartier d'asile, un vieux brigadier de douane et un tout jeune préposé en sortaient, venant de perquisitionner.

Les enfants la rabattirent en sens contraire, trop avertis pour la porter ; il ne fallait pas être vu

secourant un chien de contrebandier. Les douaniers couraient sur eux. Follette, la langue immense, n'avançant plus malgré les coups de pied, les petits s'éparpillèrent. Le premier douanier qui atteignit la bête la fit hurler d'un adroit coup de pique. Pendant qu'il la maintenait, clouée au sol fangeux, l'autre lui coupait la patte gauche de devant, celle qu'il faut produire pour toucher la prime. Puis, ils s'emparèrent de la charge et s'en allèrent en triomphe, la pique à l'épaule. La bête ne faisait plus qu'un geste moribond, tirant vers sa patte coupée sa langue qui n'y parvenait pas et traînait dans la boue. Soudain, le plus jeune des deux douaniers refit, en courant, les dix pas qu'il venait de faire et lui planta, à deux mains, sa pique dans la tête.

COQUELEUX

On avait posé cette affiche dans tout le canton :

LE DIMANCHE 12 MARS. ESTAMINET TIBERGHIEN
— Faubourg de Béthune —

Grande partie de coqs. Deux de trois morts pour 50 *francs*
Broutin de Bersée contre Gilles dit Tit Bleu
Mise au parc à trois heures
Qu'on se le disse.

L'estaminet Tiberghien portait sur son toit un millésime en tuiles : 1814.

C'était une vieille petite maison basse en face de la gare. On l'orna ce jour-là d'un drapeau neuf qui pendait sur l'entrée sombre où se pressaient des hommes.

De chaque côté de la porte stationnait un groupe qui se prenait de bec avec les arrivants :

“ Te v'la ti, gros quien !

— T'l'a point dit à t'femme que t'venô pinter ! Ah ! Ah !... ”

Mais ces propos cessaient à l'arrivée des fermiers notables. La boue du dégel enduisait leurs fortes chaussures. Ils portaient, dans des sacs de toile,

des coqs qui chantaient de défi. La route par où ils venaient continuait la rue ; les deux maisons extrêmes encadraient l'horizon de la plaine profonde où le grand vent déchirait des nuages.

On entrait dans l'estaminet par un couloir bas de plafond et où les gens ne se croisaient qu'en se coudoyant. Deux portes s'y faisaient face ; il en sortait de la fumée de pipe ; les salles étaient pleines d'hommes.

Dans leurs sacs pendus aux mêmes clous que les chapeaux les coqs invisibles gloussaient.

Broutin, un mineur blafard, toucha une toile que soulevaient des coups d'ailes :

" C'est un bon c'ti ci. J'ons été le quère en Belgique : dix francs quand il quittô sa mère. Trois mois après, il pesô huit livres deux hectos. "

Un fermier colossal, le teint aussi rouge qu'un fer à la forge, saluait le chef de gare dont la casquette argentée glorifiait la salle.

En réponse au : " Què nouvelles ? " ce fonctionnaire considéré dit :

" Bon Dieu ! mon train ! "
et se sauva vers la gare proche où une locomotive sifflait l'arrivée.

Tiberghien, le propriétaire de l'estaminet n'avait plus ni cheveux, ni sourcils, ni barbe, sauf, près de l'oreille gauche, une touffe d'une dizaine de poils roux qui intéressaient comme les survivants d'un grand désastre ; il louchait sous le rebord d'un chapeau mou cousu à une perruque noire dont le

poil raide devait avoir horreur de sa peau car il s'en tenait à deux centimètres. On aurait pu passer le doigt entre ses cheveux et le crâne où ils prétendaient racine.

Agent électoral de M. Lannois, distillateur et député, il était décoré du Mérite agricole ; très fier de cela, il fronçait perpétuellement la lèvre supérieure comme pour s'en boucher le nez et découvrait ainsi les larges brèches noires de sa denture jaune.

Entrant avec fracas par une petite porte vernissée inscrite " Cour ", il rendit tout le monde attentif à sa fureur ; il tenait à deux mains un grand coq ras de crête et criait à un serviteur piteux :

" Je te l'avô ben dit. Fallô le laisser courir au lieu de l'enfermer. "

A becqueter sa cage, l'oiseau impatient s'était brisé le bec.

" Pas la peine de le mettre au parc, dit Broutin, c'est comme s'il était mort, à c't heure. Tu peux le manger. "

Au comptoir, Mademoiselle Tiberghien, demeurait immobile, le poids du corps sur une jambe. Son père la réveilla :

" A quoi penses-tu encore ? Ça veut se marier avec un employé. Pas de commerce. Rien que faire toilette et se balader. "

Le chef de gare, de retour, cherchait son verre. Il choisit, à tout hasard, le plus plein ; l'ayant vidé il affirma fortement qu'il fallait " battre les

coqs " tout de suite, ou on n'y verrait plus clair.

Tiberghien ne décida rien. On n'avait pas encore assez pinté ; d'ailleurs il était en discussion avec Broutin qui lui empruntait de l'argent. Endetté par ses paris du dernier combat, le mineur nourrissait ses coqs de revanche avec de l'orge achetée à crédit.

" Prête-mi vingt francs : je te dis que j'voterons pour li, et tout mèn coron avec. "

Dans la cour, le valet piteux égalisait la poudre de tan sur le plancher du parc : une cage de trois mètres carrés, à ciel ouvert, établie sur des tonneaux ; tout autour : des bancs. Les jeunes gens qui n'avaient plus d'argent pour boire commençaient à s'y choisir de bonnes places. A cheval sur la crête du mur, des enfants se tenaient ventre à dos ; on eût dit des oiseaux en brochette ; les derniers venus, jaloux de ne pouvoir monter, tiraient les jambes pendantes. Tous ensemble s'injuriaient.

Quittant l'estaminet, les buveurs vinrent se placer debout sur les bancs ; les maîtres de coqs, " à pied ", entourèrent le parc. Les habits puaient le tabac. Un monsieur à fine barbe noire qui était receveur des contributions indirectes tira de son veston de chasse une pochette de cuir et l'ouvrit avec attention. Logées dans du velours écarlate, comme des compas, des virgules d'acier luisaient : ergots dernier modèle, à lames rondes, plates, triangulaires.

" Armer les coqs " était la passion et la spécia-

lité reconnue de monsieur le receveur : il commença par celui de Broutin ; puis vint Gilles dit “ Tit Bleu ”, un chicoretier aux mains jaunies dans sa profession et célèbre pour avoir possédé pendant deux ans le Maître coq de Bersée, une bête vaincue seulement au vingt-troisième combat.

Broutin et “ Tit Bleu ” se placèrent chacun à une porte du parc, les mains nouées sous le poitrail de leur coq en arrêt.

Broutin coupait, à coups de dents, la queue du sien qui lui venait dans la figure et lui sifflait aux oreilles pour l’exciter. Ensemble, ils posèrent, sans les froisser, avec ce geste caressant des coqueleux qui semblent lancer un bateau d’enfant. Fermes sur leurs pattes jaunes, les gladiateurs paradèrent ; leur petite tête rose pivotait par détentes qui agitaient, au long du cou, les fines plumes couleur faisan doré. Ils ne semblaient point se voir mais soudain l’un d’eux gloussa une fois et se raidit, attentif. Puis sa gorge donna un roulement continu, accéléré comme l’élan qu’il prit et qui se tut brusquement sur un éclat furieux, car l’autre ayant fait à sa rencontre la moitié de la route, ils se heurtèrent et rebondirent, se claquant sur l’estomac un grand coup de leurs ergots d’acier; aussi ébouriffés que de vieux plumeaux, ils s’attaquaient corps à corps, la griffe ouverte, le bec fermé, dans un tourbillon de duvet. Cette passe forcenée leur coupa le souffle et ils posèrent, menaçants, bec à bec, les plumes du cou en pelote

d'épingles, étirés entre la fureur de frapper et la peur de recevoir, allongés autant qu'à pendre par le cou aux crocs d'un marchand de volailles.

Leur haleine fusait blanche dans l'air froid et l'œil noir serti de jaune brillait de la flamme des pierres précieuses. « Tit Bleu », la face collée à la grille du parc, sifflait vers son coq une note interminable, imitée des coups de vent du soir dans les arbres qui plient. Soudain, le chef de gare, un des mieux placés, se jeta par terre :

« Bon Dieu ! mon train ! »

On entendait les conducteurs fermer les portières et la sonnerie du disque tinter.

Le banc vacilla. Un jeune homme en veston, étudiant à l'Université de Douai, en étant tombé aboya : « Eh ben quoi ? » C'était le fils de Gaston Delebecque, fermier riche, dur et conseiller municipal. Son voisin, journalier âgé habillé de velours brun, le remonta en lui faisant la place large.

Les coqs s'achevaient. Celui de « Tit Bleu » fléchissant ses longues pattes sous les assauts, ne répondait plus qu'à coups de bec aux coups d'ergots du coq de Broutin ; cependant, il lui happa son moignon de crête et le secouant de toutes ses dernières forces, l'agenouilla. Mortellement blessés tous deux sans doute, ils haletaient et leur souffle faisait trembler les roupies de sang qui leur pendaient au bec. Celui qui tenait encore debout happait de temps à autre la crête de l'adversaire

qui pour fuir ses coups mit la tête sous l'aile. Et on cria : " Perdu Broutin ! "

Le coq de Tit Bleu ne valait guère mieux et chancelait, les yeux clos, mais l'autre ne se relevant pas, il fut proclamé vainqueur.

Les deux coqueleux entrant dans le parc reprirent leurs bêtes. Sitôt que le coq de Broutin sentit la chaleur de la main de son maître, il se redressa vaillamment et chanta. On riait :

" Il est ben temps ! "

Les parieurs malheureux injuriaient la bête :

" Tords-lui le cou ! "

Broutin, jurant comme une fontaine coule, le remit dans son sac et en frappa, à toute volée, le mur de la cour :

" Vingt francs pariés ! vingt francs perdus ! "

Il ne s'arrêta que lorsque la toile du sac se teignit de rouge et marqua le mur en lui éclaboussant le visage.

Tiberghien, un panier de verres sur le ventre, criait : " A qui des chopes ? "

Derrière lui, une servante rouge aux cils collés, qui portait de la bière dans un broc à toilette, apostrophait les hommes :

" Eh bien, vous ne buvez point ? "

Ils buvaient. Enfonçant sa rude figure dans une pinte, un Flamand à cheveux jaunes avalait à grands coups de menton comme s'il mâchait du pain frais ; le bruit de son gosier s'entendait à plusieurs mètres.

Au pied du mur où s'alignaient des dos, la terre rendait un son d'averse.

" Il faut battre l'autre couple, avisa un homme, il va faire nuit. "

Tiberghien ne répondit pas. On devait boire. Dans le ciel paraissaient les nuances de fleurs du crépuscule. La divine paix des jours qui meurent planait sur le tumulte de ces hommes aux âmes obscures.

Quittant le mur et les pintes, ils se serrèrent à nouveau autour du parc. On apportait d'autres coqs.

UN BON OUVRIER

Les maisons d'articles de voyage recherchaient les apprentis de M. Victor. C'était un de ces ouvriers de qui on dit qu'ils travaillent " en conscience ", cela s'entend : moins pour satisfaire le client que pour se contenter eux-mêmes. Il avait des manies ; par exemple il prétendait qu'il y eût toujours dans la vitrine un de ces sacs en tapisserie dont on ne se sert plus que pour jouer les vaudevilles en province. Son patron, M. Gossin, l'y laissait et le cachait par une valise en vache vernie, à coins d'acier, article anglais. Entre M. Gossin et M. Victor associés de fait, aucun contrat n'existait.

Voilà vingt ans, M. Gossin monta la boutique et M. Victor " fit " la maison par sa main-d'œuvre. La clientèle ne marquait pas entre eux de différence et lorsqu'on lui présentait quelque réparation délicate, M. Gossin demandait M. Victor au magasin. Le praticien venait de l'atelier, en tablier de toile brune, les manches retroussées. Il se présentait toujours lunettes bas. S'il les remettait pour examiner l'article, il ôtait sa toque, et dès qu'on le priait de se couvrir, enlevait de nou-

veau ses lunettes. Il lui fallait quelque chose dans les mains.

Etant veuf, il prenait place à la table de M. Gossin. Il y avait un fils Gossin, jeune homme célèbre dans les cafés, licencié ès lettres, qui comptait, à la mort de papa, vendre la maison. En attendant, il suivait ce qu'il appelait son régime : grands vins et foie gras. M. Gossin, aussi bon vivant que son fils, tué intestat par une congestion, l'entreprise fut cédée. Madame Gossin partit en Artois dans sa famille et son fils en traitement avec une dame charnue.

Le premier jour que M. Victor, montant de l'atelier pour prendre son repas avec les nouveaux patrons, ne vit pas de couvert pour lui, il fut tellement impressionné qu'il remit ses lunettes et laissa pendre ses mains vides. Le nouveau maître, veston noir, cravate blanche, élégant et rosse, article de Paris, demandait le nez haut : « Vous désirez ? »

M. Victor s'en alla dîner au restaurant avec les ouvriers, émus de l'affront fait à cet homme de cinquante ans. Mais, à la suite, ils lui montrèrent moins d'égards. Entre eux, parlant de lui, ils disaient : le père Victor ; et le deuxième ouvrier, qui enviait sa place, osa un jour l'interpeller : « Eh ! le vieux ! »

M. Victor en fut aussi ému que de la suppression de son couvert. Le même soir, il aperçut son sac de tapisserie dans un débarras. Il sentit trop

âprement qu'il était chez les autres et dit au patron, avec douceur et ténacité !

“ Monsieur, je m'en vais !

— Tiens ! quelle idée !... Oh ! si vous y tenez ! ”

La joie du maître transparaissait à travers sa grimace navrée comme une lumière derrière la main qui la voile.

Quand le vieil ouvrier eut passé la porte, le jeune patron respira copieusement :

“ Enfin, je suis chez moi. ”

La boutique lui semblait plus large. Les anciens serviteurs, nourris de respect, finissent par devenir encombrants.

Le lendemain, au réveil, M. Victor ressentit un malaise étrange, tout nouveau pour lui : rien à faire. Chaque minute s'allongeait telle qu'une minute d'attente, qu'une dernière minute.

Pour un ouvrier qui depuis vingt ans, n'a pas chômé, se trouver un matin de semaine, bien portant et sans ouvrage, c'est une grande détresse.

Rien à faire de ses mains, rien de sa pensée, sinon s'attrister de ne rien faire. Si l'oisiveté tuait aussi promptement que la faim, il serait mort très vite, car il avait grand' faim de travail.

Vivre à vide comme un moulin qui tourne sans rien mordre, le rendit malade. Un désespoir vigoureux ravagea son âme. Il pleura. Ses larmes lui firent honte. A son âge, s'abandonner ainsi ! Il se serait frappé. Résolument, il décida de tenter un établissement à son compte. Il chercha une échoppe

de petit loyer et, ménageant ses économies, se contenta d'un sous-sol comme en ont les artisans pauvres dans les villes fortifiées du Nord où la population est nombreuse et la place réduite. On y descendait, à l'aide de trois marches, par un soupirail ouvrant au ras du trottoir, dans la plinthe d'une boutique où chantaient des blanchisseuses.

L'intérieur avait les dimensions d'un caveau de grande famille : " Concession à perpétuité ".

A la pensée du travail proche, un peu de joie souffla dans l'âme du vieil ouvrier. Il rangea là des planchettes, de la toile, des coupes de cuir et fabriqua des malles. Le jour du soupirail ne parcourait pas toute la cave et M. Victor devait travailler exactement sous l'ouverture.

Beaucoup de mendiants quêtaient dans ce quartier pauvre. Le jeudi, on entendait sauter un gros sou dans un quart militaire désaffecté; un homme, la face vers le ciel, marchait au rythme de ce vacarme, brinqueballant sa pancarte :

" J.-B. Dubus, aveuglé aux mines de Liétard en 18... "

Il s'arrêtait auprès du soupirail et cachait le jour à M. Victor qui ne voyait plus ses clous dans ses sébiles ; la cave s'emplissait de cris :

" Avôgle !... A la fleur de l'ââge !... Seul dans la vie !... "

Il mettait des accents circonflexes sans compter. Son chien salissait les dalles. M. Victor, le marteau en arrêt, attendait la lumière.

Le mardi, c'était un manchot qu'on appelait " Mal coupé " à cause de son affreux moignon et de ses nombreux enfants. Ils allaient en troupeau devant lui, la mère portait le poupon et tous chantaient.

Verse, verse des baisers...

Le cri de la marmaille au bec écarquillé parcourait l'espace. L'un d'eux tenait une poupée minable, crasseuse, à laquelle ils ressemblaient tous ; elle avait l'air d'être de la famille : le petit dernier.

M. Victor attendait quelquefois cinq minutes avant de pouvoir planter un clou, mais il n'en plantait jamais un qui ne fût planté en conscience. Quand il eut mis en montre, sur le trottoir, deux malles et un petit sac, on pépia dans le quartier :

" Vous avez vu ?... C'est des affaires de riches. "

Des voyageurs de commerce, en route vers la gare, s'arrêtaient, flairant la bonne affaire.

Bientôt, des gens le pressèrent, criant par le soupirail :

" Monsieur Victor ! Quand commencerez-vous ma marmotte ? "

Au bout de six mois les commandes le dépassaient, mais il n'en exécutait ni plus vite ni moins bien la première à rendre.

Un parfum d'abondance monta de la cave où le vieil ouvrier emplissait ses jours de travail comme un ivrogne emplit de vin son verre : à ras. Les

chercheurs d'aubaines guettaient les malles à porter à domicile. M. Victor attitra un commissionnaire : le n° 19.

Il siégeait à l'estaminet Tricoux, à l'enseigne :

Ici on est mieux qu'en face

C'était un ancien boulanger, vieil homme à peau duvetée par quarante ans d'enfarinage. La plaque en cuivre de son képi municipal ressemblait, sur sa tête blanche, à un diadème de roi d'opérette. Il s'appelait Baptiste Géneaux.

La blanchisseuse, rendue méchante par les belles affaires de M. Victor, envoya ses ouvrières en camisole blanche verser, de leurs bras nus, de l'eau dans son soupirail. M. Victor se plaignit au propriétaire, un brasseur blond à grosses joues rouges, une de ces figures du Nord dont on dit qu'elles sont en peau de fesse. Cet homme aimait toucher tranquillement ses loyers. Il vint et cria dans la fumée de sa pipe :

« Il faudrait voir à m' fiche la paix. »

Il y eut une grande dispute. M. Victor fut traité par toutes les femmes à la fois de vieux rat :

« Ça vit dans un trou ! Ça n'a pas de linge ! »

Finalement, la blanchisseuse donna congé et M. Victor prit la boutique. Il embaucha deux de ses anciens apprentis, revenus du régiment, et mit dans la vitrine un sac en tapisserie. Les clients de la maison Gossin accouraient, sympathiques.

« Vous auriez dû nous dire... vous faire aider... »

protestaient les dames à paroissiens, heureuses de retrouver, pour leur maroquinerie, l'ancienne main-d'œuvre, à meilleur compte. Les salons eurent ainsi profit à quitter avec indignation le successeur de M. Gossin qui jetait à la rue un vieil ouvrier : " Un homme si capable ! "

On venait maintenant chez M. Victor de toute la ville.

L'arrière-boutique où il couchait, envahie par les marchandises, il loua le premier étage et y fit placer une pancarte à lettres dorées :

ARTICLES DE VOYAGE. VICTOR LEGRAND

L'année suivante, il dut prendre à bail toute la maison.

L'ESTAMINET DU COQ A TROIS PATTES

Le paysan était content de la moisson : pas beaucoup de gerbes, mais des épis très lourds ; plus de grain que de paille.

Les meules jaunes de l'avoine, les meules blanches du blé, les meules grises de l'année d'avant, maintenant habitaient la plaine fauchée. Leurs groupes semblaient, au loin, des hameaux.

Des petites glaneuses, harassées, s'y adossaient assises et présentaient à l'horizon leurs semelles à gros clous. Elles regardaient venir, là-bas, la première brume d'automne, l'invasion du brouillard guettant la plaine recueillie où deux routes blanches traçaient une croix.

Le cri d'une bête de ferme sondait le silence et en révélait la profondeur.

Au lieu du corps arqué des faucheurs, parmi les moissons entamées, élevant à deux bras, sur le ciel bleu, leur gourde pleine, on ne voyait plus que vaguement, dans les vapeurs, le dos rond des chasseurs parmi les champs de betteraves où la queue des chiens en quête panachait en battant les larges feuilles.

Au bord d'un petit bois roux, piqué dans la

plaine ainsi qu'un plumet, apparaissait le "château", maison blanche à toit d'ardoises. Tout proche, le village gris couvé par le clocher noir. Des fumées montaient, rêveuses, comme quittant la terre à regret.

Le temps frais évoquait le désir du coin du feu. On se pelotonnait déjà dans le grand regret de l'été fini et le souvenir consolant des joies douillettes de l'hiver passé. Peu de monde aux champs : une vieille accroupie dans une pâture emplissait un sac d'herbe pour ses lapins. On entendait, sous sa main sèche, craquer les poignées de verdure tordue. Sur la route venaient, claquant leurs énormes sabots emplâtrés de terre, des journaliers de moisson vêtus de gros velours couleur de glèbe.

Un mouchoir flamand, tout neuf, d'un coloris de drapeau, leur flottait autour du cou. Quelque colporteur belge venait de passer. Avec le gain de la moisson, ils allaient boire.

La meilleure bière se débitait à l'estaminet du *Coq à Trois Pattes*, célèbre par un oiseau empaillé.

Le professeur d'histoire naturelle du lycée de Douai, surnommé par ses élèves "Grandes-Eaux" à cause de son débit de salive, offrit une fois soixante francs de ce phénomène.

Bousigue, le cabaretier, consentait, mais sa femme résista :

" Si je le vends, tous ceux qui parient de montrer un coq à trois pattes perdront. Ils iront boire ailleurs. Ce n'est pas une chose à faire. "

Le professeur, homme d'autorité apparente et d'une timidité réelle, boutonna tous les boutons de sa redingote et menaça de l'intervention du maire pour obtenir à la science un phénomène d'intérêt public.

Madame Bousigue sût tenir :

“ Min poulet, c'est min poulet. Vous ne prenez rien ?... Allez-vous-en dans vô' maison. ”

Elle dit à toutes ses pratiques qu'elle venait de refuser soixante francs de son coq dont la célébrité accrue fit boire davantage de chopes.

Monsieur du Trieux, le châtelain, bel homme : un lutteur qui aurait la peau fine, menait, ce jour-là, sa jeune dame voir le coq à trois pattes. Du seuil, il l'encourageait :

“ Voyons, venez : le cabaret est vide.

— C'est bien vrai ? ”

Il n'y faisait pas propre, les Bousigue devenant vieux. Elle entra, sur la pointe des pieds, relevant à pleines mains sa jupe, comme par la pluie. Le linge dentellé parut, auréolant la haute bottine que gonflait la cheville musclée. Sur le parquet, le sable contenait une foule de brindilles, de scories de semelles. Le parfum de femme soignée de la châtelaine plaisait parmi les odeurs de fiente des oiseaux élevés par Bousigue. Ils puaient dans des cages faites avec des treillages coupés aux clôtures du château.

Madame Bousigue torcha, d'un coup de manche, des chaises noires.

" Mettez-vous. Monsieur, Madame. Mettez-vous ! " Elle défit son tablier bleu, le traîna sur une table vernissée qui collait aux mains et, l'ayant remis, demanda :

" Qu'est-ce que vous boirez ben ? "

Quelle vieille ! Peut-être n'avait-elle plus de cheveux, mais on n'en savait rien ; son bonnet blanc calé par les oreilles lui couvrait le crâne, de la nuque aux sourcils. Rien à racler sur son maigre visage aussi dur qu'un os.

M. du Trieux dit :

" Nous voudrions voir le coq à trois pattes. "

La vieille ouvrit la porte de la cour où Bousigue clouait sur une planche un morceau de grillage fraîchement volé. Elle cria, comme s'il eût été loin dans les champs :

" Viens t'en quère le coq !

— Pleurez point ! Pleurez point ! Je vas le quère ! " Levant ses bras secs où saillaient d'énormes veines, il atteignit la bête empaillée. " Pose-le là ! " dit Madame Bousigue, frappant de sa main dure la table essuyée.

" Et d'ù, le poser ?.. Tais-teu, minteux ! "

Et il le posa où elle avait dit. A ce moment les journaliers de moisson entrèrent, raclant leurs sabots. Ils allèrent tous s'asseoir dans le coin le plus éloigné des châtelains.

" Eh bien, oui, c'est entendu ; il a trois pattes, " dit Madame du Trieux ; " si nous nous en allions, maintenant. "

Les journaliers demandaient, à voix contenue : " Des chopes. "

Chacun, tenu coi par la gêne, aspirait son bruit. Un merle siffla et changea de perchoir. On entendit, net, le coup sec des pattes agriffant le barreau.

Dans le groupe des journaliers, un homme se frappait glorieusement la poitrine :

" Mi, je vous dis qu'ils ne peuvent point boire. C'est pas des hommes, ça. Nous au moins, voilà ! "

Et, empoignant son grand verre, il se le vida, d'un seul coup, au fond du gosier. La bouche déborda et le coin des lèvres fit gouttière dans le cou.

" Une chope ! "

Les journaliers riaient.

Madame du Trieux réclamait doucement :

" Allons-nous-en. Je vous en supplie ! Allons-nous-en !

— Non. Si nous nous laissons braver sans réplique, demain il y aura vingt trous dans la haie du parc... Un cognac ! „

Un oiseau faisait " tiu-tiu ".

Le buveur héroïque se dressa, beau gaillard blond, encore duveté :

" Mi, je bois la goutte dans des p'tiots verres parce que je suis pauvre ; mais si j'serons riche, j'boirons à la bouteille, parce que je suis un homme.

— Ça va finir, ça, " dit Madame Bousigue. Les hommes ronronnaient des encouragements derrière leurs verres.

« Je parie vingt chopes que je bois un litre de genièvre, mi ! »

Il défiait le riche que la mère Bousigue, guettant l'aubaine, suppliait de l'œil et des mains. M. du Trieux mit cinq francs sur la table.

Sa femme, pâlie, s'appuya du dos à la chaise dont elle tenait le bord.

La vieille donnait un litre au grand blond. Il annonça : « Voilà ! » et, campé devant le comptoir emboucha le goulot. Sous la peau de son cou tendue par le renversement de la tête on voyait descendre les gorgées. Très rouge, il s'arrêta pour mirer le flacon. Il était à moitié.

« Il n'y a pas de plaisir, hein ? dit un journalier. C'est de trop.

— Après ça, tu seras solide. Voilà du bon, sais-tu ! » affirma le père Bousigue qui versait les vingt chopes.

Les compagnons de l'homme héroïque les vidèrent en souhaitant :

« A la tienne ! »

Il répondit : « A la vôtre » et biberonna son litre avec un renvoi du gosier. Ça ne passait plus. Il s'assit, les mains entre les genoux, ses gros doigts pendant vers la bouteille posée au sol.

Madame du Trieux épouvantée osa lui parler .

« C'est assez. Vous allez vous rendre malade. »

Il dirigea sur elle ses yeux rouges et l'effort de soulever les paupières lui ouvrit la bouche. Il avait de grandes dents blanches.

" Pas de danger, assura le père Bousigue, c'est du bon. "

Un geai dit un mot à orthographier une lettre et plusieurs points. Le vieux se plaignit :

" Mauvaise chance, cette année, sur six, trois qui crèvent. "

L'homme au genièvre en venait à bout. Le travail des dernières gorgées lui remuait le torse.

Ses compagnons le flattaient :

" Gagné !... Voilà un homme ! "

Tout bu, il se tordit et mit ses pieds l'un sur l'autre, écrasant celui de dessous. Appuyé des reins au comptoir, il ne s'occupa plus de rien autour de lui.

Madame Bousigue lui ôta la bouteille vide et il tomba lourd comme un mort.

Les camarades accourus le relever le posèrent sur une table d'où pendirent, aux deux bouts, ses jambes et ses bras.

Madame du Trieux mangeait un de ses gants.

" M'faut quère de l'eau pour c't homme, dit la mère Bousigue. Vous désolez point, madame, ça lui passera. "

Dans un silence soudain énorme, on entendit les oiseaux piéter sur les perchoirs des cages.

M. du Trieux emmenait sa femme défaillante. Elle marchait si lentement qu'elle comprit encore un journalier refusant la cruche de la vieille revenue de la pompe :

" C'est de l'eau bénite qu'il lui faut. "

LA BIENFAITRICE

Monsieur de Samer, blond et créé pour le bonheur des femmes des autres, rendait la sienne malheureuse. Il aimait, il chassait, il mangeait. Elle priait. Voilà qu'il mourut. Elle pria davantage. Cette âme catholique et forte entreprit une œuvre colossale : racheter les péchés de son mari. Elle ermita dans le château de famille échoué au bord d'un bois du Nord, aussi profond que la mer et où l'on ne chassait plus. Monsieur de Samer et ses amis y avaient accompli des prouesses dont les moins crasseuses villageoises gardaient le souvenir. Sa veuve laissa vivre en paix le gibier qu'il tuait trop.

Sur le sol vert des routes mortes, les lapins jouaient maintenant en famille. On voyait, parmi leurs cabrioles, paraître l'envers blanc de leur queue. Ils pullulaient Les paysans pâtirent. A l'entour du bois les cultures étaient dévorées. Autant valait mettre les vieux chevaux au vert dans le blé en herbe que de le laisser piller par les garenneaux. Le château payait les dégâts, mais chichement. Les bonnes œuvres appauvrissaient Madame de Samer. La politique du curé réprimait les récalcitrants :

“ Cette sainte femme est la Providence du pays.”

Elle donnait à tous : au pape, aux hautes et grandes dames patronnesses, à l'évêque doucereux, au curé caressant, au sacristain furtif et aux madrés chemineaux qui se confiaient son adresse pour y venir “ chiner ”.

Il passait, nu-pieds, des mendiantes de village, entortillées de toile à sac ; leur besace, bosselée de croûtons, raclait les os de leur dos maigre et elles avaient noué leur face résignée, aux yeux astucieux, dans un vieux fichu couleur torchon ; puis, des mendiantes des villes, vêtues par la charité des dames, de vieilles choses faites pour aller au bal. Des rôdeurs des champs redoutés des poules dont des plumes restaient au fond de leur sac plein de tours, venaient, le dos rond, le regard en quête, flairant vers les basses-cours et les portes mal closes. Aux aboiements des chiens de ferme soudain furieux, ils se hâtaient en serrant leur trique.

Et de jeunes hommes, pâles et résolus. Fainéants des “ fortifs ”, rejetés vers l'enceinte par le bouillonnement laborieux de la cité, ils éclaboussaient les champs comme des gouttes d'écume par-dessus le bord d'une marmite. L'inquiétude tenait le village. Sur le passage des loqueteux en route vers le château, les fermières soucieuses bougonnaient dans la porte entr'ouverte. Des mendiants leur tendaient la main, en bons commerçants que le souci des affaires ne quitte jamais. Ils recevaient des injures :

" Sale espèce ! Allez-vous-en chez vous ! " Et ils les rendaient.

Tous les bandits du département accouraient vers l'auréole éclatante de la Bienfaitrice. Pendant la messe, on volait dans les maisons. Chaque semaine, les paysans changeaient l'amorce de leur fusil. Madame de Samer, les yeux au ciel donnait, donnait aux déshérités et aux filous, et à tant qui craignent la peine mais aiment l'argent.

Les promeneurs du dimanche abandonnaient le village : on y rencontrait trop de vilaines figures et, à s'asseoir sur l'herbe, on attrapait de la vermine. Vautrés dans les luzernières rongées des lapins, les mendiants se traînaient au bord de la route, ne sortant de l'herbe moelleuse que leur main fainéante :

" La charité, s'il vous plaît ! "

Terrifiants, ils obtenaient des sous sur leur mauvaise mine. Ceux à qui l'on ne donnait pas disaient aux femmes des choses obscènes. Les boutiquiers en promenade repartaient, indignés, par le premier train, n'osant attendre le crépuscule dans cette contrée de bandits où des yeux sournois guettaient les chemins. Le pays devint désert. Une auberge tenue par une vieille femme aidée d'une jeune servante fit faillite ; la veille de la vente par maître Langlois, huissier à Lille, la petite aux joues rouges fit un sac de sa vieille jupe, y bourra tout ce qu'elle put prendre, le noua serré et, passant par-derrière, s'en retourna dans son pays.

L'aïeule en bonnet blanc, incapable de la poursuivre, s'assit sur la borne du seuil et maudit le monde entier :

" Y a pas de bon Dieu ! Les lapins de madame la baronne mangent mon pré. Ses mendiants font s'enfuir mes pratiques. M'servante m'vole. Et j'vons être vendue. J'aurons plus de maison. Pourtant, j'ons rèn fait de mal et je suis ben vieille. Y a pas de bon Dieu ! "

Le curé l'adressa à Madame de Samer qui lui fit l'aumône mais ne lui rendit pas son auberge : " un lieu de perdition ", et ce fut une de plus qui rôda autour du château.

Monsieur Matuire, un petit fermier qui menait sa charrue lui-même, trouva un soir, au bout de sa fourche, un nid de chemineaux dans son foin. Il leur piqua les reins en criant : eux s'enfuirent, sans crier, puis le rattrapèrent à pas de voleur, comme il s'en retournait triomphal et l'assommèrent avec la promptitude de gens qui s'y connaissent.

Il lui fut prescrit de soigner ses bosses pendant un mois et, le lendemain, les gendarmes deux par deux, chevauchèrent méfiants et solennels entre les minces peupliers des routes, les peupliers tristes d'où les corbeaux plongeaient dans les moissons.

Le village mit des serrures aux granges et le serrurier Noté s'enivra sur son bénéfice le lundi outre le dimanche.

Aucune maison ne s'ouvrit plus le soir. Ce fut

la guerre entre les gens du Foyer et ceux du Chemin que la porte sépare.

En plein jour, les paysans, s'arrêtant de bêcher, jetaient aux chemineaux toutes les pierres de leur lopin ; eux les ramassaient et, en pleine nuit, lapidaient les maisons.

On lâchait les chiens dans les ténèbres. Les habitants n'osaient plus dormir que le bahut contre la porte.

Un soir, comme ils étaient tous ainsi bien clos, et l'âme inquiète dans leurs maisons troublées, le village flamba par les deux bouts. L'odeur de roussi remplissait d'épouvante les paysans réveillés par les hurlements des mâtins. Ils sortaient sur la route, en linge de nuit, dans la sueur de leur dur sommeil. Et, sur le pas des portes, on voyait, derrière les doigts tremblants des aïeules, vaciller la flamme jaune des chandelles.

On entendait des :

“ Qué nouvelles ?... Eh ben ! Quoi donc ?... A c't heure !... ” toute l'hésitation de gens qui se retiennent de croire à la redoutable évidence. Il fallut pourtant l'accepter. Ce fut la panique :

“ Ma mè de Dieu !... Tout brûle ! Va t'en quère le sac qu'est dans le bahut. Et les petits papiers d'argent prêté... Et la vaque !... Et le viau ! Tire dessus !... Hue ! ”

Les flammes imitaient l'ondoiement des longs cheveux d'une baigneuse surprise par une bourrasque. Des bandes de rats, la queue agitée au vent

de leur fuite, enfilaient la route, vers les paisibles champs noirs que saupoudraient les étincelles ; le bois propice de Madame de Samer accueillait des ombres sournoises. La voix aiguë des femmes implorait le ciel. Il y avait bien une pompe mais elle venait de prendre feu. Rien à faire que fuir, bêtes et gens chargés lourd. Les flammes lançaient aux ténèbres des aigrettes qui s'éteignaient vers le calme énorme des étoiles. La silhouette des charrettes hérissées de meubles et les oreilles dressées des chevaux inquiets marquaient noires sur l'incendie rouge. On entendait les coups de trique sur les os des bêtes. Les pleurs des enfants et le jurement des hommes variaient l'aboiement des chiens et le bruit des roues.

L'embrasement des granges bien pleines éclaira soudain la campagne. La caravane des malheureux de qui la maison, la vieille maison brûlait, vit à une fenêtre du château, Madame de Samer à genoux.

Son âme catholique implorant le ciel tranquille, elle demandait au Seigneur sa miséricorde pour les pécheurs, qu'il mettait à épreuve.

BUVONS LA BIÈRE DU NORD !

Une chaude journée. L'ombre symétrique des peupliers, traversant la route poussiéreuse, évoquait les bâtons que de petits écoliers, qui se mordent les lèvres, font sur des pages bien blanches. Du haut des arbres étriqués, des pies descendaient sur la camdagne, leur vol tiré droit à une motte que leurs ailes noires et blanches époussetaient d'un battement large, égal au déploiement d'un éventail demi-deuil.

Des champs d'épis mûrs venait le susurrement des pailles mêlées par la brise ardente Dans les fossés, l'eau claire luisait autant qu'une arme à midi. La vivacité d'un hoche-queue sémillant, au milieu de la route, surprenait. On s'étonnait de cette prestesse parmi l'indolence de tout ce qui vivait : les hommes au front mouillé, le bétail vautré dans l'herbe chaude des pâtures, les plantes aux feuilles inclinées vers la terre sèche. L'ombre des meules tentait au repos. Je cherchais l'endroit le plus étroit du fossé pour sauter vers l'une d'elles quand, derrière moi, une voix puissante me nomma. C'était Vancoppenhole, marchand de jambons et mon ami parce que je l'avais une fois ramené chez

lui, ivre à indigner ses cochons. Se trouver dans cet état et tenir quelquefois sur deux pieds le distinguait d'eux qui mangeaient tout autant, mais lui buvait mieux.

Depuis cette aventure, il voulait toujours, par reconnaissance, me désaltérer. Grand, fort, la face rouge, il s'éventait de son vieux chapeau, tant de fois tombé par terre, où c'était si difficile de le reprendre, même en lui parlant avec douceur. Un lundi, Vancoppenhole appliqué à le ramasser, s'étonna que son bras fût si court, se pencha d'autant qu'ils s'étonnait, et tomba les deux genoux sur son chapeau, qu'il continua longtemps de chercher, tâtant le sol autour de lui ; c'est là que je fis sa connaissance.

Maintenant, les gouttes de sueur coulant d'entre ses cheveux ras cascadaient d'une ride à l'autre sur son front accidenté. Sa chemise molle, ouverte, montrait les poils frisés du thorax. A chaque instant il roulait en boule un pan de sa blouse bleue et s'essuyait le visage par un coup de patte qui ployait son nez charnu.

Je lui demandai comment se portaient sa femme et ses trois enfants.

« Bien, me dit-il, l'air affairé et la voix tranquille, mais on ne devrait pas faire route sans gourde. Quelle chaleur ! C'est pénible pour les moissonneurs. »

Il souffla du nez puis ouvrit la bouche et exhala un grand soupir qui ébranla sa tête.

« Qu'il fait chaud ! Venez-vous boire une pinte à deux ? »

Vraiment, il avait soif ; son front tombait ; ses genoux fléchissaient sous le poids de son grand corps plié aux reins. Les bras flottants, il raclait le sol des clous de ses semelles et du fer de son bâton.

L'âme de Vancoppenhole contient encore ceci de généreux : la joie d'offrir à boire. Même lorsqu'il meurt de soif, il trouve assez de salive pour vous répéter son invitation :

« Eh bien ! Vous venez avec ? »

Je le remerciai et l'avertis :

« Vous allez d'abord boire au verre, puis à la cruche, puis au tonneau. Boire fait boire.

— Ce n'est pas bien de vous moquer de moi dans l'état où je suis. Quelle chaleur ! Ça me rend malade. Du temps bien dur pour les moissonneurs, mais ils ont une gourde, moi je suis parti sans. »

Un chien au souffle rauque passa inquiet au large de nous. Il se traînait, les pattes fléchies, le ventre à ras le sol, son poil noir dessinant dans la poussière un chemin strié, au bord duquel ses pattes imprimaient des trèfles à quatre feuilles. La longueur de sa langue pendante séparait du sol sa tête aux yeux luisants ; d'un bout à l'autre de son échine saillaient ses vertèbres. Il dégringola le talus en foulant les herbes, éclaboussa le fossé et lapa l'eau claire.

Vancoppenhole, jaloux de cette satisfaction et revigoré par le rappel de son idéal, mit profondé-

ment son chapeau, me dit au revoir et marcha vite vers une petite maison vue dès le tournant. Je sautai le fossé plein du vacarme qu'y menait le chien dans l'eau, maintenant bourbeuse, et m'assis contre une meule de l'été dernier qui m'accueillit en me griffant le cou de la pointe de ses pailles grises. De là, je vis Vancoppenhole s'incliner pour entrer par la petite porte que son grand dos boucha.

La fine maison ! Très basse, agenouillée sous son toit de tuiles neuves au-dessus duquel se rejoignaient les arbres. De tous côtés, la caresse des branches venait à elle. Les oiseaux l'entouraient comme une proie friande ; la grappe lourde d'un vieux poirier balançait jusqu'à toucher les tuiles sous le jeu des moineaux ébouriffés qui piquaient les fruits verts. Un sinueux cep noir se voyait de loin sur la chaux nouvelle du mur qui repoussait le vert des pampres. Tous les amoureux qui passaient devaient souhaiter de vivre là. Un pont, en dos de baudet, à haut parapet de pierre grise, menait, par-dessus le fossé du chemin poussiéreux à la cour garnie de gravier luisant. Derrière ce nid, la plaine dorée reculait jusqu'à un horizon sans brumes éloigné par la limpidité de l'air brûlant. Très loin, tournaient les ailes d'un moulin.

Au-dessus de la porte, une pancarte en bois intriguait. Il fallait de l'application pour lire, à cette distance :

— DÉ...BI...TANT —

En effet, on voyait derrière les vitres du rez-de-chaussée, resplendir les couleurs limpides des liqueurs populaires. Vancoppenhole, marchand de jambons, jambons frais, jambons salés, jambons de toutes provenances, ne devait plus avoir soif.

Le temps passa ; sous le soleil oblique les ombres s'allongeaient. A l'horizon du levant, des brumes mauves montaient d'une forêt dont on éprouvait, à distance, l'horreur sacrée. Adossée aux teintes lilas qui se dégradaient dans le ciel, elle traçait sur cette mélancolique lumière, l'ondulation noire de ses sommets d'arbres sous lesquels il faisait déjà nuit. Un vent frais, courant d'un horizon à l'autre, remua davantage, par toute la plaine, les moissons épaisses. Le vol pur des hirondelles, en chasse d'insectes, effleurait le remous profond des blés et les agiles oiseaux noirs éparpillaient leurs cris aigus dans le grand murmure de cette mer blonde. Les feuilles des peupliers s'agitèrent du haut en bas des arbres altiers dont la cime fléchit. Sur le couchant pourpre, les troncs noircirent. Soudain, dans toutes les hautes branches, les oiseaux chantèrent follement, comme s'ils ne devaient plus jamais chanter, comme si la mort de la lumière leur faisant pressentir la Mort, ils se hâtaient de dépenser leur vie pour lui en laisser moins à détruire.

Dans le fossé, un crapaud essaya sa flûte, un grillon son fifre, une grenouille ses castagnettes. Puis, ils se turent longtemps, ainsi que des musiciens humbles qui guettent si on ne les empêchera

pas de jouer. De nouveau, le crapaud donna le *la*.

Le jour mourant invitait aux larmes.

Du ciel mystérieux, tombait, dans l'âme des hommes, l'envie de prier.

La petite porte de la jolie maison s'ouvrit ; mon ami Vancoppenhole s'y encadra. Il fit quelques pas avec précaution, piqua son bâton dans le gravier de la cour et s'y maintint appuyé, la tête basse, paraissant réfléchir à des choses graves et imprévues.

Derrière lui sortit en dansant un petit homme sans chapeau, coiffé en nonne par un pan de sa blouse. Sabrant de la trique, on eût dit qu'il écartait des bêtes. Il fit plusieurs fois le tour de Vancoppenhole, l'atteignit enfin et s'appuya subitement sur lui. A cette surcharge, le bâton de Vancoppenhole oscilla.

Quand il fut certain de rester debout, le petit homme bien cramponné cria : “ Pourcheau ! ”

Et il rit, ouvrant une bouche à la noirceur insondable où subsistaient, solitaires, s'éloignant les uns des autres comme s'ils se faisaient peur, quelques chicots jaunes dans la gencive rouge.

Vancoppenhole, le front penché, gardait l'attitude d'une sévère méditation. Le petit homme hurla de nouveau : “ Pourcheau ! ” avec une telle violence qu'ébranlé par l'effort, il étreignit Vancoppenhole pour ne pas tomber. Le bâton qui les soutenait tous deux s'enfonçait dans le sol.

Solidement agrippé à l'autre, le petit homme rit, comme il eût vomi, à pleine bouche.

Vancoppenhole releva la tête et rit aussi, mais sans bruit ; sa vaste face rouge chiffonnée comme un linge grossier en lourds plis où disparaissaient les yeux. Nez à nez, ils s'offraient leur monstrueuse grimace.

Soudain, ils devinrent très sérieux, se prirent le bras et marchèrent sur la route.

L'allure de Vancoppenhole prouvait qu'il n'avait plus soif ; le petit homme moins encore. Celui-ci renonçait à l'idée de marcher seul. Chaque fois qu'il manquait tomber, il tournait vers son nécessaire compagnon sa face de joyeux abruti assombrie de reproche : " Va dret, donc. "

La silhouette des deux grotesques s'accusait bien sur les pans d'horizon magnifiquement rouges encadrés par les troncs sombres des peupliers. Entraînés l'un par l'autre, retenus l'un par l'autre, ils parcouraient la route en travers, se heurtant aux arbres qui chantaient au-dessus d'eux.

Un moment, ils s'arrêtèrent exactement au milieu du chemin, trouvant sans doute, dans leur impuissance à suivre la ligne droite, une grande consolation à y marquer un point. Mais ils durent se garer pour une carriole dont le conducteur claqua son fouet vers eux. La poussière soulevée les fit cracher. Comme excités au bruit par celui des roues, ils vociférèrent :

" Buvons la bière du Nord ! " Et gambadant,

titubant, redressés parfois par l'émission d'un hoquet, ils s'éloignèrent, le dos au couchant pourpre.

Du fond de l'espace rouge derrière eux, venait jusqu'au fond des âmes, le splendide regret du soleil disparu.

SAC D'OS

Pauvre homme. Les chiens et les enfants le poursuivaient car il ne ressemblait pas à tout le monde. Il était âgé et sale, et on l'appelait Sac d'Os à cause de sa grande maigreur. Dans les bourgs où les gens s'ennuient et s'agacent, il y a souvent un Maudit qui soulage la méchanceté publique et vit parmi les morsures et les coups de pierres.

Des haines anciennes et durables poursuivaient Sac d'Os. Les familles des enfants à qui il osa rendre leurs coups le traitaient d'assassin.

Dans les cabarets où il ne laissait pas ses pauvres sous on le disait voleur : " Où qu'i prend s'n argènt ? " et le curé l'appelait : " Malheureux ! " en levant les bras au ciel, car il le savait républicain.

En effet Sac d'Os aimait la République et comptait comme agent électoral de M. Sébastien Fourny, distillateur, conseiller général et candidat radical-socialiste, ce que Sac d'Os n'avait jamais pu répéter.

Il distribuait pour lui des bulletins de vote à la porte de la mairie et buvait avec enthousiasme à

la santé de ses Éternels Principes, proclamés sur affiches rouges.

Dans les batailles d'après le scrutin, autour des cafés de défense républicaine et des estaminets de Salut Public, le vieux Sac d'Os incapable de rien rendre, recevait les bourrades de cette majorité de gens qui aiment frapper mais craignent les coups. Et, entre deux élections, c'était contre lui, le Rouge, que s'entretenait, de père en fils, la haine vigoureuse du parti clérical.

Homme de peine, rien que de peine, Sac d'Os gagnait sa vie dans l'ordure. Il vidait l'eau des caves, purgeait les abreuvoirs de leur vase et accomplissait dans les coins honteux des maisons les choses innommables et peu rétribuées.

Avec une vieille voiture à bras qui roulait tout de guingois en faisant beaucoup de bruit, il assurait à la gare le service des bagages. A l'arrivée des trains, il psalmodiait : “ Rien à porter ? Rien à porter ?... ” et importunait les gens chargés.

Leur méfiance envers lui parait leur avarice :

“ Je ne voudrons point donner mes paquets à un voleux comme ti ! ”

Auprès des voyageurs de commerce il trouvait meilleure aubaine. Ils descendaient à *l'Hôtel de la Gare* où la corvée de monter les bagages dans les chambres appartenait à Sac d'Os, même pour les voyageurs en chapeaux de femmes, que l'on reconnaît à l'énormité de leurs malles.

S'il se décourageait au bas de l'escalier, le valet

Placide décidait : " Tu n'allumeras plus le poêle. " Alors, Sac d'Os se cramponnait à la rampe, craquait ses pauvres vieux os dans leur sac de vieille peau, et atteignait l'étage, rompu par ce labeur formidable. Il achetait, à ce prix, le droit d'allumer le feu. Il avait toujours froid. Cela permettait à Placide, un garçon joufflu qui portait la tête à gauche et fauchait des deux pieds vers la droite, de rester couché le matin, une demi-heure plus tard, et de trouver grande flamme au saut du lit.

Sac d'Os se levait tôt, à l'heure où derrière les rideaux du bourg dansent des flambements d'allumettes. Dans les ténèbres de la rue, les hommes qui vont aux fabriques se devinent à leur toux et au bruit de leurs gros souliers.

Au café de l'hôtel, la servante mal éveillée servait des faïenciers qui entraient boire leur quatrième genièvre. Sac d'Os, agenouillé, la figure dans le foyer du poêle soufflait, et plus bruyamment à mesure que le feu le nécessitait moins, afin de justifier la persistance du soin qu'il en prenait. C'est bon le feu, quand on est si vieux. Assuré, par le ronflement, du tirage établi, le garçon de l'hôtel arrivait en courant, les pieds à droite, la tête à gauche, oblique comme un voilier qui vire et mettait Sac d'Os à la porte. Il se réfugiait à la gare, dans la salle d'attente où il n'y avait eu de feu qu'une fois, allumé par Sac d'Os avec du bois trouvé.

Le poêle, surpris par cette innovation, fuma

tellement qu'il fallut l'éteindre. On courut porter les tisons flambants dans la cheminée du chef de gare, qui tirait bien. Sac d'Os, traité d'incendiaire, fut menacé de contravention. Il y eut même des gens pour prétendre l'arrêter, mais on ne le fit pas.

Or, il arriva que Sac d'Os hérita. Il avait, du côté d'Houplines, un petit rentier de frère qui, malgré sa piété, mourut sans onction et intestat, parce que subitement. Ainsi Sac d'Os dépouilla l'Église et cependant devint cher au curé de son pays qui entreprit d'avoir plus de chance que son collègue et de ramener à une vie meilleure et à une meilleure mort, ce vieillard sans enfants. Mais il devint semblable au chien qui trouve un os et s'éloigna de tous. Les vieilles femmes du bourg, vivant tout le jour au guet pour dire, le soir, qui a passé dans la rue, demeuraient des journées entières sans le voir.

Il jeta hors de sa petite maison la veuve d'un garde communal, venue d'un canton voisin pour offrir de s'occuper de lui. Entrée de force afin de lui expliquer de plus près combien elle aurait de soins, elle sortit en criant et raconta sur lui des choses abominables. Aussi la haine des gens grandit contre Sac d'Os, augmentée de l'envie que causait sa petite fortune :

« Il n'y a qu'à ceux-là que ça arrive ! »

Seul, le curé persévérant, ayant retrouvé son nom chrétien, continua de l'appeler M. Sébastien Lenne, pour lui marquer du respect. Sac d'Os ne

s'en montra pas digne car il se soûla d'une façon dégoûtante, mais il grandit dans l'estime de l'*Hôtel de la Gare* dont il devint un excellent client. Assis auprès du poêle, il tisonnait en buvant du vin et s'irritait contre le garçon joufflu s'il ne le servait pas de préférence :

“ Je suis pas un malheureux. J'ai de l'argent pour payer, du bon argent. ”

Il frappait le marbre d'une pièce de vingt sous. Stimulé par sa patronne, Placide accourait, oblique de stupéfaction ; les portes étroites semblaient l'avaler de travers et, d'un côté, il s'y embarrassait les pieds pendant que, de l'autre, il les frappait du front.

Aussitôt servi, Sac d'Os abritait son verre de la main et regardait les gens avec l'air de tellement croire qu'ils allaient le voler, que ceux-ci s'en faisaient un jeu. Par là commença un jour une grande dispute. Lequien, un propriétaire ladre et avide de considération, dit à Sac d'Os :

“ Pourquoi que tu me regardes, filou ? t'as peur que je dise où t'as volé ton argent ? ”

Sac d'Os prit revanche d'un vieil outrage :

“ C'est ti qu'es un voleux. Ti m'as fait travailler dans tes latrines pour quinze sous ! ”

Un valet de Lequien surnommé “ Zoulou ” pour ses cheveux crépus, flatta son maître en renversant adroitement le verre de Sac d'Os. La fureur du vieux égaya les consommateurs ; ne sachant à qui s'en prendre et mordant, de rage, sa

barbe pleine de vin, il lança au hasard son verre vide. Le bruit de la casse commença un tumulte. Ces gens excités criaient en poussant Sac d'Os vers la porte. Zoulou trempait ses mains dans les verres et lui barbouillait rudement la figure et le cou. Lequien réprimandait la patronne :

" Vous ne devriez pas servir des gens comme ça ! "

Joseph Plantin, brigadier de gendarmerie, qui buvait en face, à l'enseigne :

" *Allons tous chez Pièvrel* "

témoin de l'indignation des gens considérés de la commune contre ce vieillard de réputation épouvantable, l'empoigna et demanda de l'aide car il se faisait traîner. Zoulou s'offrit. Le tenant serré, ils traversèrent le bourg où les gens s'appelaient de porte en porte :

" Vens vir !... Vens vir !... "

Les enfants peuplaient les rues par ce temps sec. Dans le ciel calme comme un lac qui rêve, des vols de corbeaux se répandaient en éclaboussures d'encre.

Les chiens accouraient vers les cris et, autour de Sac d'Os, hurlait une meute de bêtes et de gens. En arrière le curé se glissait, sentant venir l'heure où son ami Sébastien Lenne, traqué à merci, aurait besoin de lui pour arranger son affaire, sa vilaine affaire.

LA PLUS GRANDE CANAILLE DE LA TERRE

Rapinghem, c'est un " tout petit pays " dans le Nord ; ses maisons basses semblent en prière autour du clocher. On en sort pour se perdre dans la plaine vaste où d'autres villages sont tapis au ras du sol. L'horizon vers lequel on va recule comme en mer et les grands coups du vent, libre dans cette immensité, témoignent qu'au delà de la vue, la terre continue, plate. Rien qui marque un but ; il vient de là un désespoir de marcher qui vous écrase.

Les gens en route paraissent petits, tout petits, et aller si lentement dans ce pays qui n'en finit plus, où le bruit des carrioles imperceptibles s'entend énormément loin. Sous les lents vols de corbeaux descendant piller les moissons en herbe bougent les grands coups d'ailes des moulins qu'un vent, aussi furieux que Don Quichotte, assaille éternellement.

Dans Rapinghem : un estaminet chaque trois maisons, un maire brasseur qui offre facilement à boire, un garde et un facteur qui boivent avec tous ceux qui offrent et un curé qui refuse

et boit chez lui. Un village comme un autre et bien tranquille, disait le garde Blondeau, " si ce n'était Siméon Leru, la plus grande canaille de la terre ".

Ce fut un enfant blond fièrement vif à la maraude. Surpris, il filait plus vite que les pierres qu'on lui jetait. Un peu avant l'âge, il se mêla de trousser les filles émerveillées par ses cheveux frisés et la brutalité splendide de son rire à belles dents. Sauf faire le coq, rien à lui reprocher ; il travaillait tous les jours et apportait l'argent à la maison. Le curé, qui détestait ce garçon aimé des femmes, souhaitait qu'il partît au régiment pour " être dressé ". Sur les conseils de sa mère influencée, il devança l'appel et passa dans un régiment de ligne à Paris. Dix-huit mois après, il vint en congé au pays en grand uniforme de caporal. Dans l'estaminet Liévin, il enseigna la *Carmagnole* à ses anciens camarades éblouis. Blondeau, le garde, voulant se mêler d'arrêter le vacarme, il le traita de " sale flic ".

Le village garda de lui un souvenir d'admiration et de peur. Pendant un an après sa libération, on n'en entendit plus parler. Puis, sans avertir, il revint dans une misère épouvantable, pourri de vices, avec des mœurs gagnées à la fréquentation des filles publiques. Il était " dressé ". Le garde Blondeau révéla qu'il sortait de prison pour avoir vécu de " l'argent des garces ". Les gens passaient devant sa maison pour apercevoir ce terrible, mais

il demeurait caché comme une bête sauvage et la mère Leru criait du seuil aux curieux :

« C'est des menteries ! "

Une fois, il sortit derrière elle, en bras de chemise, sa figure cicatrisée assombrie de fureur. Le front bas et les poings levés, il s'élança, criant :

« Tonnerre de Dieu ! Le premier qui m'emmerde je lui rentre dedans ! "

Ceux qui étaient là s'enfuirent raconter beaucoup plus et sa maison inspira la terreur. La buraliste chuchota qu'il avait écrit deux fois à Mademoiselle Charlotte Rey, à Saint-Lazare et sans recevoir de réponse. Fatiguée de le nourrir, sa mère lui dit qu'on embauchait dans le canton de Pont-à-Marcq, mais travailler aux champs lui répugnait :

« Moi, masser pour quarante sous par jour et bouffer du lard ?... Je ne rapporte rien ? Attend ! "

La nuit suivante, les poules de l'instituteur partirent sans chanter. Averti des soupçons, Siméon menaça de « casser la gueule " à qui le ferait « sucrer ".

L'instituteur paisible n'osa rien entreprendre contre cet homme décidé.

Cependant, sur le conseil du curé, quelques fermiers lui donnaient de l'ouvrage lorsqu'il en cherchait :

« Pendant ce temps, il ne fait rien de mal. "

Et on s'accoutumait à lui ; les petits pays aiment ainsi entretenir un scandale à délier les langues :

la prostituée communale, le maire filou ou le curé paillard. Rapinghem célébra son Parisien ; il devint d'utilité publique pour ces gens épris de médisance. On lui confiait les besognes dangereuses car il était gymnaste. A l'automne on l'embaucha dans un bourg voisin pour ramoner les cheminées du château de Monsieur Mazengue rectificateur d'alcool, homme pieux, fournisseur des couvents à liqueurs célèbres. Siméon fit, en découverte, le tour des toits et tomba sur la femme de chambre par la tabatière de sa mansarde.

Une fois son bonnet fripé, elle se sauva en criant auprès de madame qui courut mettre Siméon à la porte.

Dans le vestibule devant elle qui le chassait, il prit un parapluie :

« Merci. C'est pour quand il pleut. »

Il allait choisir mieux, mais elle lui donna dix francs et il partit en chantant sa *Carmagnole*

« Tous les bourgeois à la lanterne
Vive le son du canon ! »

puis alla parader et pinter dans le bourg.

Il trouva le curé au seuil de l'église :

« Le maire m'envoie pour décrocher votre coq.

— Mon coq ?

— Parfaitement. Le coq du clocher.

— Jamais de la vie !

— On me paie cinq francs pour le faire. Cinq francs ou je le fais. Je ne veux rien perdre

Il eut les cinq francs et brailla de triomphe :

« Tous les curés à la lanterne.
Vive le son du canon ! »

Jusqu'au soir il fréquenta les débits qui tenaient de l'absinthe et revint à Rapinghem dans une ivresse furieuse.

On l'entendait hurler chez lui :

« Des frites ! Nom de Dieu ! Des frites ! » puis un tel vacarme que Blondeau, le garde, arriva courant, tout le village derrière lui. Ayant séparé Siméon de son père qu'il étranglait, il demanda main-forte pour le conduire à la mairie. Nul ne bougea, craignant la revanche de Siméon. La mère Leru, armé d'une louche, menaçait :

« Laissez min garchon tranquille. Allez-vous-en chez vous. »

Tout aurait fini là, si le Parisien n'avait craché sur la figure du garde et piétiné sa casquette à deux galons, en criant : « Mort aux vaches ! »

Un gros meunier en sabots s'approcha lentement :

« C'est y que ti veux que je l'emmène ? »

Retournant l'ivrogne face au mur, il l'y appuya du genou et l'empoigna par les côtés du ventre, pinçant les habits, la peau et autant d'entrailles qu'en pouvaient tenir ses larges mains.

Siméon se tordait comme un tronçon de ver, sans ébranler le géant tranquille accoutumé à coltiner des sacs de cent kilos. La vieille lui frappait la tête :

« Laisse min garchon ! »

Blondeau la poussa chez elle, ramassa son képi abîmé et on s'en alla vers la mairie où il y avait une cave qu'on appelait le cachot mais qui servait, le plus souvent, d'asile de nuit aux vagabonds sympathiques.

Le meunier déposa Siméon à l'entrée et pendant que le bandit se délassait de la torturante étreinte aussi délicieusement qu'une jolie femme trop serrée qui fait sauter son corset, le garde l'envoya d'un coup de pied rouler dans la paille et referma la porte.

Dès que tombé, l'homme s'endormit. A l'aide d'un brandon de papier passé par le guichet, on le vit, couché en chien de fusil, les mains jointes entre les genoux.

« Le voilà tranquille, dit Blondeau ; si seulement, il pouvait toujours dormir. »

Le meunier devint inquiet :

— Il va geler sec. Faudrait le couvrir. Il n'est pas gros c't homme. S'il crevait !

— Le pays serait bien tranquille. C'est la plus grande canaille de la terre. Vous tourmentez pas. Je vas y quère de la paille. »

Mais il gagna son lit. On prévoyait, à l'immense pureté du ciel, un froid terrible. Les astres luisaient autant que des yeux de fous. De les fixer donnait le vertige. Le gouffre de distance entre la terre et les étoiles apparaissait redoutablement agrandi et angoissant.

Au matin, Blondeau, le garde, s'en vint sournois, traînant de la paille. Mais Siméon n'était pas " crevé ". Il sortit, vert de froid, hoquetant la *Carmagnole* entre ses dents qui claquaient :

" Et le bon Dieu dans la merde.
Vive le son du canon ! "

Maintenant il a disparu du pays. Il doit frauder du côté d'Armentières.

HÏÈÎP

L'an 1896, tous les fils des paysans aisés du Cambrésis sortaient l'argent et tentaient à Caudry l'aventure industrielle, dans la fabrication du tulle. On logeait des métiers partout où il en pouvait tenir : dans les chambres des maisons, dans les étables et aux greniers.

De la famille Ricout, propriétaire de trois belles fermes dans le canton de Clary, le fils aîné : Ricout Jules, époux de sa cousine Ricout, de Wassigny, fonda la maison Ricout-Ricout, " Tulles unis et grecs ", six métiers, rue Nationale.

Edmond, deuxième fils, épousa Mlle Racq, mit quatre métiers rue d'En-Haut, et une grande plaque de cuivre à la porte : Ricout-Racq, " Tulles et dentelles ". Le plus jeune des fils Racq épousa la fille Ricout ; ils s'établirent sous la raison sociale : Racq-Ricout, trois métiers, rue Neuve. Un mariage de cousins fit encore l'atelier Racq-Racq.

Chaque métier, battant vingt heures, rapportait net cinquante francs par jour. On faisait grand'-chère. Les Ricout, les Racq et leurs collègues tullistes jouaient la nuit dans les cafés de la

Grand'Place par billets de cinq cents francs, pendant que les ouvriers à six francs de l'équipe de nuit surveillaient la fructueuse marche des rule-locks dans les salles bien closes contre les courants d'air qui mêlent les fils.

Les nouveaux patrons soutenaient mal l'arrivée brusque de la fortune dans ce bourg de rues en boue et de maisons en briques.

Soûlés par l'argent soudain, ils n'en tiraient après bien manger, boire et se vautrer, que l'orgueil de le jeter et luttaient à qui jouerait plus gros jeu.

Hommes solides, ardents à se repaître, et durs à la besogne, ils noçaient la nuit, mais le jour travaillaient, se volant les meilleures clientèles. Par l'abondance des affaires, il en restait pour la pleine production de tous.

Ricout-Ricout, de la rue Nationale, jouait moins que les autres, mais buvait plus. On lui en gardait rancune, non tant par jalousie de sa gloire au nombre de verres que parce qu'il invitait ses ouvriers. Il ne participait point au mépris des pauvres, jouissances des fabricants nouvellement trop riches et ne dédaignait que les gens qui ne savaient pas boire.

Grand, épais, blond et la peau rouge, comme tous les Ricout, il parlait à tout le monde, à voix lente, sans jamais détourner ses yeux troubles, résillés de sang.

La coutume des ateliers de tulle de Caudry est du travail par deux équipes pour vingt heures de

marche. Le premier poste va de 4 heures du matin à 6 heures du soir, avec arrêt intercalé de 8 à 1 heure et profite peu des heures de genièvre, qui sont au petit jour. Le second poste, de 8 heures du matin à minuit, avec repos de 1 à 6 heures, n'accomplit que neuf heures et tient meilleur loisir pour la goutte.

Ricout-Ricout quittait les joueurs pour se coucher tôt et s'en excusait ainsi :

« Moi, je suis du matin. »

Levé à 3 heures, il allait rue de Fontaine-au-Pire, crier le réveil à son contremaître Bigache, embauché à Calais pour venir dresser les Caudrésiens. Fils de matelot élevé au Courgain, Bigache avait toujours pris son genièvre et y trouvait plus de plaisir maintenant que le patron payait.

Dans les rues noires où les ouvriers de l'équipe de 4 heures, éclairaient leurs fenêtres, Ricout-Ricout criait : « Hïèîp ! » plus haut que l'aboi des chiens qui répliquaient derrière les portes. A chaque homme qui rejoignait la procession des buveurs de goutte, Ricout-Ricout faisait verser à tous un nouveau verre sur le comptoir des estaminets, froid aux mains à cette heure transie, où les servantes aux yeux cligneurs et humides répandaient à côté tant elles avaient encore sommeil.

De matin en matin, les gourmands d'alcool venaient plus nombreux, pour la joie grande de boire sans payer « un bon g'nieff ».

Pendant une heure, Ricout-Ricout, géant sur

les hommes aux épaules basses, hurlait à la soif et frappait à grands coups dans la porte des estaminets, fainéants au profit, où l'on dormait encore au lieu d'ouvrir.

A 4 heures, Bigache mettait le moteur en route ; les tullistes, remontaient sur les pontons. Les affaires continuaient d'aller très bien. On était à l'article. Son personnel fixé à l'ouvrage, Ricout-Ricout cessait de hurler mais non de boire, toujours du genièvre, et à défaut de passants, trop rares dans les rues maintenant bruyantes entre les murs secoués par le jeu des métiers, il offrait le verre aux débitants, aux servantes, à tous les gosiers.

A 7 heures, il prenait la deuxième équipe et remontait devant elle la marche de briques des estaminets. Le premier poste, libre à 8 heures, le retrouvait pour la bière, par grandes chopes d'une pinte, fraîche aux estomacs brûlés d'alcool.

Bigache se fatigua. La place était bonne. On faisait ce qu'on voulait. Mais il fallait trop boire. Refuser valait partir. On n'insulte pas son patron. Cependant, Bigache partit, mais les pieds devant, refroidi en trois jours par une congestion pulmonaire prise à 3 heures d'un matin neigneux à l'appel de Ricout-Ricout : “ Hïèïp ! ”, chaque jour plus semblable au cri du pourceau qu'on saigne.

Le bon patron invita tous les suiveurs du convoi aux six estaminets voisins du cimetière et leur dit sa foi en l'eau-de-vie :

“ Il n’en buvait pas assez. C’est pour ça qu’il est mort.”

Puis ils retournèrent tous fabriquer du tulle.

Mais la mode tourna. On quittait la dentelle.

Il fallait peiner à tenter le client par des modèles nouveaux. On avilissait les prix pour se voler les commandes. Ricout-Ricout avait eu la chance de se trouver fabricant au moment où tout ce qui se fabriquait était vendu d’avance. Maintenant qu’il fallait être commerçant, il ne trouvait aucune idée. Il n’avait jamais rien inventé dans sa vie que : “ Hïèîp ! ”

Démuni d’argent de poche et de prudence commerciale, il revendit comptant la soie pour ses laizes-voilettes, achetée payable à trois mois, mais honnêtement façа l’échéance par la cession à réméré, à 50 % sous le cours, de son stock de fil de coton. Il ne manquait point d’acheteurs pour ces marchés de ruine. On lui appuyait sur la tête. Les Ricout, les Racq et les Ricout-Racq, âpres et prompts, calculaient un peu plus de clientèle par la disparition d’un concurrent et souhaitaient pour l’honneur de la corporation, la perte de ce patron, qui ne se tenait pas à sa place.

Une fin de mois, il joua contre eux les mille francs qui lui restaient en caisse ; à 3 heures du matin il les avait perdus et, cessant de boire du champagne, se mit au genièvre, car c’était l’heure.

Il joua un métier à Racq-Racq contre dix mille francs comptant et le perdit. Racq-Racq lui offrit pour

le même prix de lui en acheter une autre. Racq-Ricout mit onze mille. Racq-Racq piétina un soulier de cet irréfléchi. Concertés par leurs orteils, l'un versa lentement du champagne à Ricout-Ricout, et l'autre, dans le même verre, du genièvre à cul de bouteille haut levé. Ricout-Ricout, encore fier de boire, ce qui était sa manière de comprendre la grandeur de l'homme, avala tout, et garda le rire aux dents. Ils proposèrent vingt mille comptant pour deux métiers et les eurent.

La fin du mois suivant, Ricout-Racq eut, au même prix, deux autres métiers. Le constructeur reprit le dernier pour six mille francs restant à payer.

Ricout-Ricout s'en alla cultiver un peu de bien que sa femme avait, du côté de Bertry, mais malgré qu'il manquât souvent d'argent pour son genièvre, ce fils de paysan ne vendit point la terre.

Il vint à Cambrai faire de la représentation pour le fil de coton et le tulle. Il y a réussi car c'est un métier où il est utile de savoir boire. Il sait se tenir devant le client, patient comme un bœuf, et ne pas s'en aller sans commande. On l'estime pour cette vieille habitude qu'il garde du :

« Qu'est-ce que vous prenez ? »

Lui, c'est toujours du « g'nieff ».

Ses joues rouges commencent à devenir violettes. Il gonfle. Il a un fils de six ans. Il lui a appris à crier : « Hïèîp ! »

L'enfant, qui est idiot, ne sait pas dire autre chose, mais il le dit bien.

M. COURTOIS A CÉDÉ SON FONDS

Derrière les deux vitrines de : “ *Cristaux, faïences, porcelaines* ”, un nouveau patron, mais l'ancienne demoiselle donnaient maintenant leur sourire aux clientes.

Mme Duvet, acheteuse fréquente, ne changea rien à ses habitudes. Elle le montra en entrant raide et cacha de l'ampleur de ses fourrures le buste en terre cuite d'une Vénitienne, étiquetée : 42 fr. 75.

Mlle Jeanne, empressée, murmurante, faisait à cette dame sévère, figure aussi ravie qu'à un amoureux fortuné, mais Mme Duvet refusait de s'asseoir :

“ Non !... Le nouveau patron ! ”

Il vint.

— Madame désire ?

— Monsieur, vous avez dans votre vitrine le même service que M. Courtois m'a vendu voilà trois mois. Alors tout le monde peut l'acquérir ? Surtout à ce prix-là !... M. Courtois a cependant dû vous apprendre que les modèles que j'achète ne se mettent plus en vitrine. Je vous envoie mes relations. C'est suffisant, je pense. Je suis Mme Duvet ; oui, Mme Duvet, du boulevard des Canonniers.

Le nouveau patron s'inclinait.

— Madame, je verrai M. Courtois."

Le sourire commercial de Mlle Jeanne cessait, et on voyait à l'éclat soudain de ses yeux que cette gravité était cependant la marque de sa joie à assister sans risques à la fureur de Mme Duvet.

— Comment, monsieur. Vous verrez M. Courtois ! Ma parole ne vous suffit pas ? Je suis Mme Duvet..."

Puis elle faisait : " Ah ! Ah ! " renversait la tête et levait sec les deux mains, comme si on lui eût, par-derrière, tiré une ficelle. C'était terrible. Le nouveau patron voulut la faire asseoir :

" Madame, ce service va être enlevé tout de suite. Mademoiselle Jeanne, dégarnissez la vitrine porcelaines. Allons, dépêchez-vous, plus vite que ça, plus vite que ça. "

De voir transmettre à la demoiselle son irritation calma un peu l'excellente cliente, mais elle ne renonça pas à son importante fureur et feignant de trouver encore affront à cette satisfaction trop tardive, dit :

" J'y vais chez M. Courtois. "

Malgré les :

" Madame ! je vous en prie, Madame ! "

de Mlle Jeanne, précipitée en soumission, elle partit, laissant derrière elle la crainte.

Elle dut payer quatre sous au tramway pour atteindre la maison de M. Courtois, hors des remparts.

Le commerçant retiré bêchait.

“ Ça ne fait rien, dit Mme Duvet à la bonne ; je vais au jardin. ”

Elle commença au bord du petit enclos de crier : “ Ah ! Ah ! ” et de jeter les mains vers sa figure. M. Courtois, étonné, ôta de ses cheveux gris sa toque de velours et enfin put dire :

“ Mais madame, j'ai cédé mon fonds. Ce qu'on met à la vitrine, je n'ai rien à y voir.

Ce besoin de tranquillité ne trouvait chez Mme Duvet aucun respect.

— C'est abominable, de traiter ainsi une cliente comme moi. Alors j'aurai le service de tout le monde. Ma concierge peut l'acheter ?

M. Courtois répondait avec une singulière fermeté :

— Oui, madame. Et elle l'achètera. Il est avantageux. Je vous ai avertie pourquoi on le cède à 86 fr. 95. La fabrique le vend aux Américains au-dessous de sa valeur. La prime à l'exportation fait le bénéfice. Mais comme il faut qu'elle justifie par des factures françaises que ce prix n'est pas spécial à l'embarquement, elle met un peu de l'article dans le commerce français. ”

Irritée contre cet homme autrefois docile qui lui avait toujours donné raison, Mme Duvet recommençait des cris, mais il lui tourna le dos :

— Madame, je ne peux rien pour vous, remit sa toque et reprit sa bêche.

Elle crachait comme un chat bossu :

— A moi, à moi, Madame Duvet...

Il laissa de nouveau son outil, mais ne se découvrit plus :

— A vous : Madame Duvet, qui m'avez souvent fait faire 100 franc de bile pour 20 sous de bénéfice. Jamais contente. Exigeante, avare. Oh ! votre plat à poisson ! Le grand allait bien, mais il n'avait pas de filet or ; celui à filet, trop petit. Il fallait mettre sur le grand le même filet que sur le petit. On vous l'a fait faire. Et alors vous avez trouvé qu'il n'était pas assez creux... Qu'est-ce que ça doit être chez votre couturière !

Mauvaise femme ! Cette petite Marthe que j'avais chez moi. Une enfant gentille qui ne voulait que plaire à tout le monde. Vous me l'avez rendue neurasthénique. Derrière vous, quand vous étiez partie, elle pleurait. J'ai dû la renvoyer à sa mère qui n'avait qu'elle pour vivre. Ah ! le jour où une demoiselle de magasin étranglera une femme comme vous !... Et vous auriez le toupet de venir encore ici dans mon jardin que j'ai gagné, en souriant pendant quinze ans à des êtres comme vous, qu'on a envie de tuer !...

Mme Duvet se tortillait à siffler :

— Misérable, misérable. Je vous ai toujours payé comptant.

Alors le porcelainier grandit, vengeur du Commerce contre le Public :

— Ah ! j'aurai au moins cette joie dans ma vie. Je vais vous foutre mon pied dans le cul !... »

Et il le fit.

M. RAEITER SCANDALISÉ

M. Raeiter, brasseur, en promenade, se tenait devant un champ où le vent d'avril appuyait sur le blé jeune.

Les tiges face au soleil luisaient puis, penchées, éteignaient leur reflet qui continuait sur d'autres, redressées pour répliquer à la lumière. L'herbe animée scintillait de miroirs verts offerts aux miettes de clarté. L'illumination successive des pousses prenait du vent une agilité de sourire, dont M. Raeiter ne s'émotionnait pas.

Ses plus importantes préoccupations se voyaient à sa manière de fumer sa pipe dont le fin tuyau de plâtre s'emboutissait en canule de clysopompe dans la bouche serrée entre les joues fessues. Dans ses yeux bleu pâle commençait la coloration rose, signe des lentes et longues colères où il usait beaucoup de tabac. Son jet de salive tomba sur le blé rieur puis, de l'autre côté de la route, vers l'usine de MM. Vanosche et C[ie] : Fabrique d'extraits de bois tinctoriaux.

Au pied des bâtiments dominés de fumées, des hommes nombreux coltinaient les bûches rouges et torses du campêche

D'un paysan qui guidait un cheval de labour aux larges sabots, M. Raeiter eut cette précision :

« A m' mode ; ils sont deux cents là-dedans.

— Qué scandale, lui affirma M. Raeiter.

L'agricole dit :

— Faut de tout pour faire un monde. »

Car il ne savait pas pourquoi cette usine irritait ce fumeur et il lui offrait, à la supporter, la philosophie résignée dont il avait l'habitude.

Le brasseur calculait :

« A deux chopes chacun, ça fait quatre cents verres par jour, sans compter le genièvre. »

Tant de discours suffisait d'abord à son humeur, lente à changer. Sa colère commencée s'utilisa à accélérer son pas, puis à hausser la voix, quand il fut de retour à la Brasserie, pour parler à Eloi Thyss, comptable, qui recevait en pièces de cinq francs le prix des demi-rondelles fournies à Mme Engels, cabaretière.

Le brasseur munissait sa pipe de tabac de zone qu'il appuyait de son pouce aussi large que le fourneau :

« Ti, teu restes, dit-il, à Neuvelin ? »

Le comptable montra un peu d'étonnement à cette inutile interrogation sur son domicile campagnard, de longtemps connu, et nargua presque :

« A vot' idée ? »

Quand il voulait, M. Raeiter s'exprimait en vrai français, mais parlant à son personnel, il s'identifiait

à lui pour plus d'autorité et abîmait le langage par le chuintement et les raccourcis du Nord. Il dit :

« A m'n idée, un homme comme ti, ch'est rin d' fameux. »

Et il fournit au comptable ainsi indigné :

« A c't' heure ! »

la justification de cette insultante opinion :

« C'te nouvelle fabrique d' couleux : ti passes là tous les jours. T'a pas cor' vu qu'y'a point d' cabaret d'vant ? »

Le comptable pâlissait :

« Ça se pourrô ben.

— Si ça s' pourrô ? Y'a d' la culture d'vant. T'entends, pourcheau. Du blé ! C'est un scandale de laisser perd' l' profit comme ça ! Trois cabarets à l' porte, on vendrô six rondelles par jour. »

Les forts ouvriers brasseurs qui déchargeaient dans la cour un chariot de maïs, par ce temps où l'orge était cher, s'attentionnaient à la dispute grandie sur le comptable tremblant de perdre sa place à 150 francs par mois.

M. Raeiter avait posé sa pipe qui donnait le fil de sa fumée mourante et sa grosse main à peau duvetée accomplissait sur le bureau des détonations. Il récapitulait en vociférations toute sa carrière et qu'il n'avait jamais vu ça, jamais.

Le métier du premier comptable de cette brasserie moyenne était de partager son temps entre la tenue des livres et l'inspection des soixante et un estaminets appartenant à M. Raeiter. Il devait en

choisir les tenanciers. Il savait l'avantage de placer des filles dans les cabarets des quartiers de caserne; et dans les cabarets des quartiers ouvriers des secrétaires de syndicats, teneurs de réunions.

Il devait aussi indiquer les bonnes occasions d'ouvrir des débits nouveaux. Il se justifiait de ne l'avoir pas encore fait pour les ouvriers de la maison Vanosche et Cie.

" J'avô des ruses, " ce qui voulait dire des ennuis :

" On peut point pinser à tout. "

Enfin il se trouva habile à calmer le patron :

" Y'a rin d' perdu, à c't'heure ; puisqu'on n'a pas pris l' place. On va en faire deux d' cabarets, pour comminccr. Dans un on mettra queuque ouvrier de l' fabrique, ben ami d' ses comarates ; pour teni des parlottes et fair' l' grève. Et pour l'autre, j' trouverô deux grosses filles. Deux grosses filles bien putains. C'est tous hommes, dans c' fabrique ; des forts gaillards... "

LA DAME QUI A CONNU LA MER

M. Gerlin, de Caudry, épousa Mlle Delpierre-Lepot à qui il pensait depuis longtemps et elle à lui, et partit comptable à Calais dans la maison Wuillauet, " Tulles et Dentelles ". Bonne place.

Contents de mener en pays inconnu leur bonheur nouveau, ils s'installèrent dans la rue du Havre, qui va de la place d'Armes au bassin sans écluses du Petit-Paradis, où les barques de pêche s'échouent sur vase à marée basse. Ils louaient le deuxième étage et le grenier mansardé d'une maison habitée au premier par un vieux ménage qu'on n'entendait pas vivre. Mme Gerlin rencontrait le chat, hôte fréquent de l'escalier sombre où duraient les veilleuses vertes de ses yeux. Il se laissait caresser.

Le premier jour qu'elle vit la mer, il faisait gris, mais le regard allait loin sur l'eau, aidé par une trouée claire au fond de l'espace. Des crêtes moutonneuses brodaient de blanc l'étendue des vagues.

Mme Gerlin eut un choc au creux de la poitrine, se sentit toute vide, et respira à vouloir absorber l'infini.

Pendant deux jours, alanguie, elle n'eut plus de

goût à parler, gardant de cette émotion de l'immence, l'horreur de l'activité.

Elle apprenait à rêver et il lui arrivait de dire le matin :

“ Je sens des angoisses comme si j'avais le cœur poché. ”

Embrassée par son mari, elle redevenait contente. Elle n'aimait que lui et la mer ; mais devant l'eau charmeuse elle restait inassouvie, énervée, frôlée, par cette puissance mystérieuse et tendre, incapable d'étreindre que par le vent.

Elle sortait sans chapeau, et se laissait rudoyer par le grand souffle qui la prenait si vigoureusement, au coin des rues du port, qu'à vent debout elle n'avançait plus et à vent arrière ne pouvait que courir.

Le soir, la mer l'obligeait à une tristesse atroce. Lorsqu'il faisait assez nuit, désespérée, elle osait tendre les bras aux vagues indifférentes.

M. Gerlin, croyant au regret du pays, promenait beaucoup sa femme et la menait voir sur le quai de la gare maritime l'embarquement des voyageurs pour l'Angleterre. Il passait des Chinois soyeux au dos courbé qui marchaient à pas de pantoufles et regardaient de coin, tête basse. Ou des Hindous maigres, raides, grandis par leur turban blanc. Leurs jambes où collait la culotte paraissaient d'oiseaux ; il n'y restait que l'os et des bottes à éperons. Des valets bien vêtus portaient leurs valises de cuir, articles anglais.

De petits hommes ne se reconnaissaient Japonais qu'à leur figure jaune, charnue au menton, osseuse aux pommettes. Vêtus de jaquettes pour allonger leur taille, ils marchaient vite et voulaient passer devant. Les vieux commissionnaires avaient peine à les suivre.

Les Anglais, hautains et mornes, embarquaient silencieux. Le plus grand bruit de voix venait d'une troupe de comédiens français aux figures usées et dédaigneuses. Une actrice célèbre surnommée Le Tunnel du Schlin-Gothard, à cause de sa forte haleine, se souciait d'être vue. Cela lui était facile, et de loin, par son manteau de voyage à grand damier noir et blanc.

A ce spectacle, Mme Gerlin préférait aller s'asseoir seule au musoir de la jetée Est, contre la tour du phare et jusqu'au soir ne bougeait, accueillant l'angoisse de la mer.

Des petites limandes aussi plates qu'un sou et des moruettes à la grande gueule sautaient dans le filet du gardien. Elle les lui achetait et les emportait dans un journal où s'achevait longtemps leur agonie. Une anguille dure à mourir, lui enlevait parfois d'un spasme le paquet des mains.

A souper souvent de poisson frais vif, peu coûteux, elle faisait des économies. Heureusement, car la crise américaine priva brusquement les dentelliers de leur meilleure clientèle. La firme Wuillauet remercia M. Gerlin. Garçon avisé, ses précautions étaient prises. M. Delpierre-Lepot,

son beau-père, s'occupait déjà de le replacer à Caudry, où les affaires se maintenaient par les commissions en tulle uni, de profit moindre, mais de placement plus constant que la dentelle. M. Gerlin eut une offre de deux cents francs par mois, à l'année.

Il trouva, vers la route de Ligny, une petite maison neuve, au jardin encore sans plantes. Mme Gerlin calcula la place des arbustes qu'elle apporterait à la saison du jardin de M. Delpierre. Elle piquerait une bordure d'œillets blancs. Mais elle n'y eut pas de goût. Sa mère, inquiète de sa mélancolie, l'encourageait à vivre :

« Tu as un bon mari ?

— Oh ! oui.

— Et tu es près de nous. Alors sois contente. De quoi languis-tu ?

— Je ne sais pas. »

M. Gerlin montrait de l'irritation. Le métier devenu difficile ne lui donnait aucune allégresse et il supportait mal de trouver, en rentrant, sa femme assise dans les coins et s'essuyant vite les yeux. Avec moins de douceur que sa mère, il lui demandait :

« Enfin... Dis ce que tu as ! »

Elle répondait toujours : « Je ne sais pas », et s'il parlait trop haut, ne se retenait plus de pleurer.

Elle maigrissait. Ses bagues tournant autour des doigts amincis calaient leurs pierres sur les doigts voisins. L'abaissement des coins de sa bouche dis-

joignait ses lèvres et sa souffrance inconnue se voyait sur sa figure. Elle n'y trouvait de soulagement qu'à sortir en plein air. Il lui semblait toujours que les murs l'étouffaient, touchaient sa chair. Elle se hâtait dans les rues pour tourner les coins où son regard espérait l'espace. Venue un jour en haut du chemin montant de Fontaine-au-Pire, elle vit la plaine agrandie par la clarté du beau temps et trouva le secret de son angoisse par l'illusion qu'elle eut un instant de revoir la mer et que les sillons gras qui luisaient au soleil étaient des vagues.

Elle revint, calmée par la connaissance d'elle-même, et dit à son mari :

“ Je languis la mer. ”

Lui, qui vivait jaloux et humilié de ne point consoler sa tristesse, fut content et lui promit de la mener un dimanche à Calais. Les parents le lui déconseillèrent :

“ Ne lui refaites pas des souvenirs. Laissez-la s'habituer. ”

Elle ne pouvait pas. Atteinte par la tristesse des plaines sans eau, silencieuses, au vent sans parfum, elle subissait sans répit le regret de la brise salée, du bruit, des vagues et de l'espace énorme.

Elle ne retrouvait pas la joie. Heureusement, elle devint enceinte et reprit goût à vivre, car de nouveau son âme éprouvait l'infini.

TABLE

TABLE DES MATIÈRES

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE VINGT-NEUF
MARS MIL NEUF CENT VINGT ET UN
PAR L'IMPRIMERIE SAINTE CATHERINE
QUAI ST. PIERRE, 12, BRUGES, BELGIQUE



PQ
2615
A25V53

Hamp, Pierre
Vieille histoire

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

